

« Les engagements sont toujours renouvelés par la promesse qui les fonde. Cette promesse traverse la mort qui semble sonner le glas de tout engagement, car elle ouvre à l'engagement ultime, celui d'être totalement incorporé au Corps du Fils. »

Pierre Chamard-Bois

2008

ENGAGER SA VIE, S'ENGAGER À VIE

L. A. C. - n° 247

Engager sa vie, s'engager à vie

Obéir au réel

Aller vers les plus rejetés

Un Dieu qui n'enferme pas

Sommaire

Éditorial	
Dominique FONTAINE	1
Dieu s'est engagé dans ma vie	
Philippe ELUARD	3
N'engager rien de moins que ma vie	
Christelle SEGUENOT.....	7
Un Dieu qui n'enferme pas	
Vincent CLOSSAIS.....	11
Vivre l'instant présent... Obéir au réel...	
Max POUSSIN.....	15
Une confiance s'installe	
Paroles de couples recueillies par L. & D. FLAMENT.....	19
Dieu est Dieu et Il a de l'humour	
Catherine THIERRY.....	23
Aller vers les plus rejetés	
Jacques LOCH.....	31
Fou comme la promesse de Dieu à Sara !	
Communauté des Auxiliatrices de Champs/Marne	35
Tous ces fous de Dieu...	
Jean-Christophe HOUOT.....	43
Au risque d'y laisser sa vie	
Alexis ADAM.....	45
Paroles de jeunes	
Propos recueillis par M.-O. PONTIER.....	49
L'engagement, la promesse et le don de soi	
Pierre CHAMARD-BOIS.....	57
SOURCES :	
<i>Qui nous séparera de l'amour du Christ ?</i>	68
UN LIVRE – UN AUTEUR :	
<i>Les écrits intimes de la "sainte de Calcutta"</i>	70

Communauté Mission de France

LA "LETTRE AUX COMMUNAUTÉS", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations. Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : mdf@club-internet.fr - Site : <http://www.mission-de-france.com>

Directeur gérant	: Dominique Fontaine	
Responsable	: Danièle Courtois	
Comité de rédaction	: Pierre Chamard-Bois, Danièle Courtois, Dominique Fontaine, Michel Grolleaud, Pierre Lethielleux, Bernard Michollet, Yves Petiton, Marie-Odile Pontier, Christophe Roucou, Christelle Seguenot.	
Maquettiste	: Florence Mayjonade-Clayette	Relecture : Michel Grolleaud
Abonnements	: Sophie Mayjonade	Photos : Communauté Mission de France

France et étranger en 2009 : Abonnement ordinaire : 32 € – Abonnement de soutien : 38 € – Le numéro : 7,00 €

5 numéros par an

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,55 €.

Dépot légal n° 448 - Décembre 2008

Imprimerie Moderne Auxerroise
BP 142
89002 AUXERRE CEDEX

N° commission paritaire : 1109 G 85660

Engager sa vie, s'engager à vie...



« *S'engager plein pot pour le Christ et son Évangile* », disait le P. Yves Patenôte lors de l'ordination de Frédéric OZANNE en octobre dernier.

À une époque où l'engagement est en question, encore plus l'engagement pour la vie, nous avons voulu donner la parole à des membres de la Communauté Mission de France et à des proches.

Il y a des célibataires et des gens mariés. Il y a des prêtres, de différentes générations : Max POUSSIN, un des premiers du séminaire de Lisieux, et Vincent CLOSSAIS, ordonné il y a cinq ans ; avec un clin d'œil d'un séminariste, Jean-Christophe. Il y a aussi Philippe ELUARD, engagé dans le ministère de diacre et dans le mariage.

Dans votre lecture, vous serez aussi les bienvenus chez des chtis qui relisent leur rencontre et leur vie de couple. Vous rencontrerez des religieuses : Catherine THIERRY, avec un voyage au long cours dans la vie religieuse, et puis la communauté de Marie-Odile PONTIER, dans sa diversité d'âges, de chemine-ments et de situations.

Vous découvrirez Christelle SEGUENOT, qui s'est engagée dans ce statut discret et mal connu dans l'Église de vierge consacré. Jacques LOCH, lui aussi, s'est engagé "plein pot" vers les plus rejetés avec Emmaüs. Vous suivrez à la trace Alexis ADAM dans ses missions humanitaires à travers le monde.

La rencontre de quatre jeunes du Service-Jeunes de la Mission étonnera plus d'un lecteur d'une autre génération : ils ne conçoivent pas l'engagement comme nous. Et pourtant...

Vous le verrez, tous ces témoins qui essayent de relire leur histoire avec le plus de vérité possible, ne sont pas des héros de l'engagement et de la fidélité. Leur chemin n'est pas une voie royale. Mais vous sentirez qu'il y a quelque chose de profond qui les conduit.

Quand vous lirez ensuite l'article de Pierre CHAMARD-BOIS, vous découvrirez une clé : derrière le mot engagement, il y a un autre mot qui nous vient du fond des âges : le mot promesse. C'est la même chose, pourrions-nous dire. Par exemple la promesse scoute, qui est citée plusieurs fois dans ce numéro, est un engagement. Pourtant ce mot nous ouvre à une autre dimension. En effet, pro-mettre, nous dit Pierre, c'est « *se donner soi-même dans sa parole* ». Ce n'est pas un contrat qui n'engage qu'une partie de notre vie. Promettre, c'est répondre à une parole qui nous vient du plus profond. C'est vrai, je pense, pour beaucoup de nos amis non chrétiens. Pour nous chrétiens, ce mot renvoie à la parole créatrice des débuts de la Bible, à la promesse à Abraham.

Pour nous, l'engagement est réponse à une promesse de celui que nous appelons le Père. Dans la promesse, « *il s'agit d'entendre que celui qui se donne dans sa parole attend que naisse quelqu'un pour y répondre.* »

Peut être aurez-vous ensuite envie de reprendre ce numéro au début en relisant les témoignages avec cette clé de lecture, pour y découvrir cette promesse à l'œuvre dans le cheminement et l'engagement de tous ces témoins.

Pierre CHAMARD-BOIS termine en nous ramenant au Christ : « *Le Père, donnant tout ce qu'il peut donner en sa Parole-Fils, attend le retour vers lui de ce Fils avec un Corps ressuscité recueillant en lui tous les humains.* »

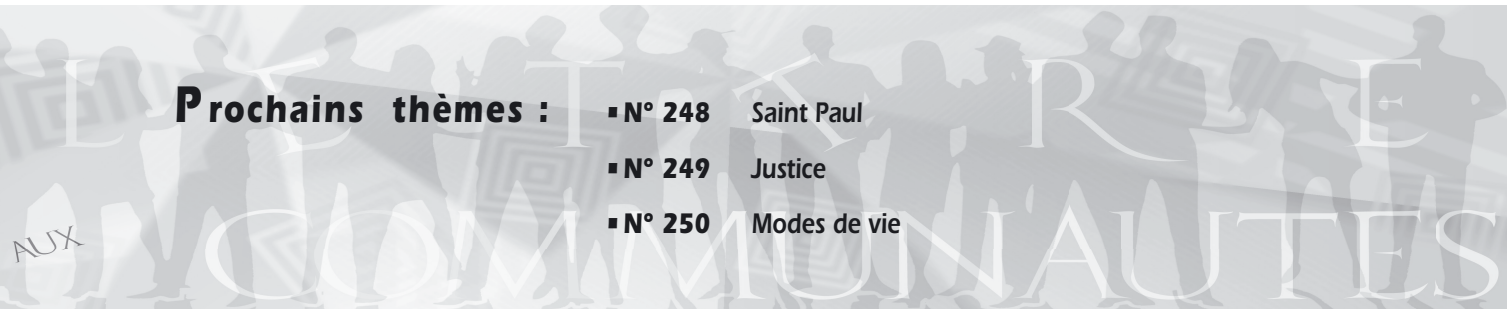
C'est ce qu'avait compris Paul de Tarse, nous dit-il, comme le confirme Jean-Marie PLOUX dans sa rubrique "sources". C'est aussi, nous dit enfin Antoine CARLIOZ, cette configuration au Christ qu'a vécue Mère Teresa, à la suite de Thérèse de Lisieux.

Dominique Fontaine

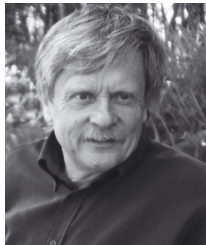
Pour le Comité de rédaction

Prochains thèmes :

- N° 248 Saint Paul
- N° 249 Justice
- N° 250 Modes de vie



Dieu s'est engagé dans ma vie



Diacre de la Mission de France, Philippe est membre de l'équipe du Rhône Vert (69). Travailleur social, il est actuellement au siège du CCFD pour la formation du réseau de bénévoles. Avec Claire, son épouse, ils ont quatre enfants.

par Philippe ELUARD

Pour parler d'engagement, il me vient de suite un souvenir : le jour de ma confirmation, dans ma douzième année, j'ai pris l'engagement de servir Dieu du mieux que je le pourrai. À cette époque, il me semblait que le ministère du prêtre serait la meilleure manière de le faire. Certes c'était un engagement d'enfant. L'adolescence n'était pas encore passée par là. Et pourtant, la volonté de servir Dieu de la meilleure manière possible est toujours là et est le moteur central de ma manière de m'insérer dans la société.

Ai-je engagé ma vie à ce moment là ? Me suis-je engagé à vie ? J'avais douze ans. La raison me pousse à dire que non. À cet âge, je ne pouvais pas imaginer

la suite de ma vie et les conséquences de cette volonté. Mais l'événement est suffisamment fort pour que je m'en souviens et que j'y fasse souvent référence. De fait, si je regarde la suite de ce moment, il me semble pouvoir dire qu'il a été fondateur d'une série d'enchaînements de choix.

L'engagement de ma vie est dans le service

Le résultat est l'adulte que je suis aujourd'hui, engagé dans la société avec le souci des plus pauvres, travailleur social soucieux de l'identité de la profession, membre de la Communauté Mission de France, et dans cette Église, porteur du ministère du diaconat. C'est le même engagement qui m'a conduit paradoxalement à vivre avec Claire, à avoir invité à la vie quatre enfants, à avoir célébré mon mariage devant la communauté chrétienne. C'est donc un engagement qui a concerné toute ma vie. De plus en plus, j'ai conscience que l'engagement de ma vie se situe au niveau du service. Mon mariage religieux, c'est accepter que mon Amour partagé avec Claire soit sacrement, c'est-à-dire signe de l'Amour de Dieu pour l'humanité. Mon ministère est aussi sacrement, signe que l'Amour de Dieu pour l'humanité impose

au chrétien que je suis d'être serviteur de tous les hommes et à l'Église dont je suis ministre, d'être servante. Celle-ci sert l'humanité en témoignant de l'Amour de Dieu pour tout homme. Je lui rappelle qu'elle doit essayer de rendre concret l'Amour de Dieu par l'exercice de la Charité, par l'offrande du monde au moment de l'Offertoire, permettant la célébration de l'Eucharistie. Je sais que, marié et diacre, je deviens humblement l'homme de l'offertoire du monde pour permettre à la Croix d'être le vecteur de la Résurrection. Le geste diaconal le plus fort est bien, dans la célébration, la construction de la table et l'envoi vers le monde à la fin de la célébration. Il est aussi dans la prière quotidienne fondée sur la contemplation du Christ serviteur.

En réfléchissant à cet engagement, plusieurs remarques me viennent :

Ce qui est engagé dans ma vie, dans mon regard rétrospectif, c'est avant tout la permanence de l'Amour de Dieu à mon égard, d'une manière dont je demeure toujours très surpris. J'ai été baptisé encore nourrisson. Mais avant mon baptême, Dieu m'aimait déjà et il me semble pouvoir dire qu'Il s'est engagé dans ma vie. S'il y a une fidélité dans l'engagement, c'est bien avant tout, celle de Dieu. Ma réponse n'est pas première, mais elle vient en écho à

cet Amour premier que je nomme Dieu, que je découvre et approfondis dans ma lecture de l'Évangile, dans ma prière et ma contemplation, dans ma vie dans la communauté ecclésiale.

À chaque seconde ma liberté est en jeu

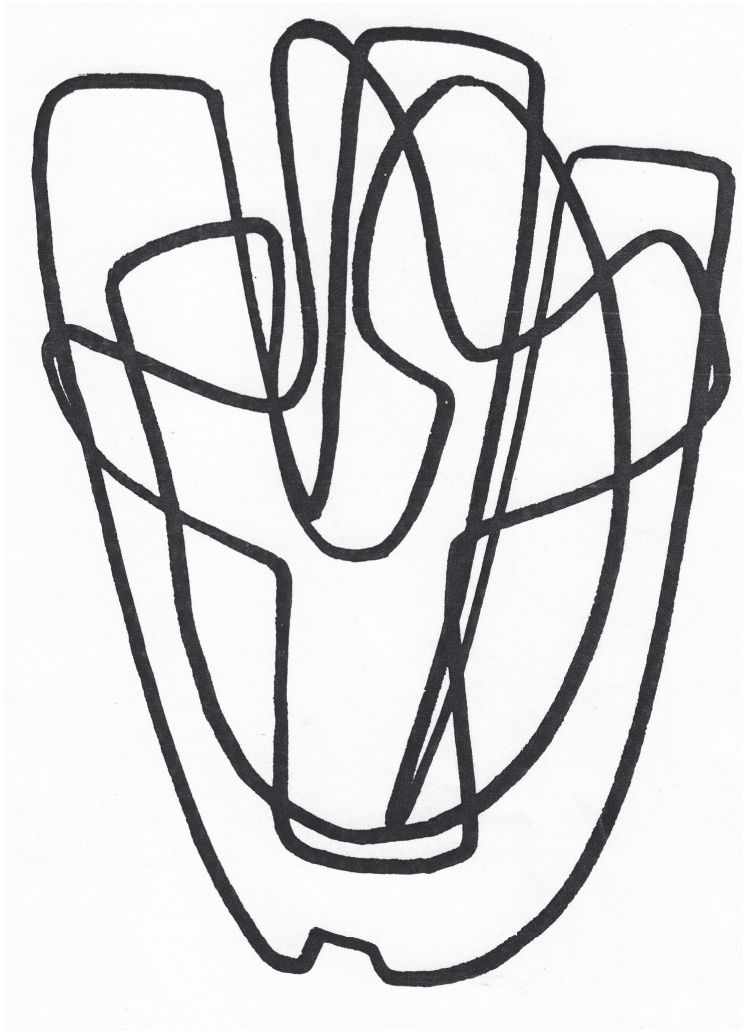
Ma réponse à cet Amour premier me semble toujours en deçà de celui de Dieu, mais je sais, par mon cheminement, que c'est une tentation très néfaste de vivre dans la culpabilité. Il n'est pas facile d'accepter notre péché en lien avec l'Amour de Dieu. Ainsi, la réponse que l'engagement de Dieu vis-à-vis de moi m'invite à construire, est une réponse d'Amour gratuit. Cela me conduit donc à devoir me connaître, me chercher, pour que ma réponse soit libre. Dieu s'est engagé librement vis-à-vis de moi. Je sais que je me dois de m'engager librement si je veux être vrai dans mon Amour pour lui. Le cheminement des apôtres ou de Paul et la vie même de Jésus nous montrent que ce n'est pas un acte acquis une fois pour toute. C'est une réponse permanente, une réponse qui met à chaque seconde ma liberté en jeu.

Dans mon cheminement actuel, je peux constater que cela a eu pour conséquence des choix qui

n'ont jamais eu un caractère définitif. J'ai souvent eu la tentation du confort. Le confort de rester à la CAF (Caisse d'allocations familiales) pour mon travail, le confort de m'installer dans ma maison, le confort de choisir la consommation simple, le confort de cultiver mon jardin en attendant les amis plutôt que de me rendre disponible aux sollicitations.

À chaque fois, j'ai le sentiment de ma liberté dans les choix que je dois faire. Rien n'est jamais évident. Nous sommes invités à peser le pour et le contre. À chaque étape, des chemins possibles s'ouvrent. Au carrefour, les chemins paraissent tous assez semblables. Les lieux où ils conduisent nous sont très peu connus. De loin ils peuvent paraître beaux ou inquiétants. Il est rare que le choix soit complètement évident. Les signes de l'Esprit sont sans doute présents, mais ils ne sont en rien contraignants, ce qui permet notre pleine liberté. Ce que je sais, c'est que l'assistance sur la route sera présente. C'est un enjeu de ma Foi. Dieu me portera quand cela sera nécessaire.

Alors de tout cela, j'en conclus que L'Amour de Dieu à mon égard m'invite sans cesse à engager ma vie et que c'est un mouvement continu. C'est bien au dernier Passage, lors de ma mort, que je saurai si j'ai engagé toute ma vie, si je me suis engagé à vie... bien au-delà de la mort. ■



N'engager rien de moins que ma vie



**Christelle est
vierge consacrée
au sein de son diocèse
de Sens et d'Auxerre
depuis deux ans.
Elle travaille
actuellement au service
de ce même diocèse dans le secrétariat
et à la communication.**

par Christelle SEGUENOT

Un OUI à la vie et pour la vie

Le 1^{er} octobre 2006, j'ai engagé publiquement ma vie par une promesse solennelle entre les mains de l'évêque de mon diocèse : forte de la grâce de mon baptême et m'appuyant sur elle, j'ai promis de rester célibataire toute ma vie et de vivre ce célibat dans la chasteté. Cela pour le Christ et ce Royaume étonnant qu'il est venu semer dans l'humanité et qu'il nous a confié.

Je répondais ainsi de façon concrète à un appel pressant que je sentais résonner en moi depuis des années. Il n'est pas facile d'évaluer la dépense avant de suivre le Christ. Pour Thérèse de Lisieux, s'enga-

ger, c'était jouer le jeu du "qui perd gagne". J'ai donc franchi le pas, espérant gagner beaucoup - du bonheur et de l'amour, bien sûr ! - et cela pas simplement pour moi. Je sentais bien que d'une façon qui me dépasse, mon OUI concernerait aussi celles et ceux qui m'entourent, qu'il rejaillirait sur eux. C'est cette certitude qui m'a mise en route. Il y a aussi le fait que je ne m'engage pas seule, je m'engage avec d'autres et au milieu d'autres qui accueillent - ou non - cet engagement. C'est cette proximité qui fait la valeur de tout engagement. À cause de cela, il m'apparaît justement comme le contraire d'une "mise à part", comme on peut encore l'entendre quelquefois.

À travers avancées et retours en arrière, j'ai suivi un long chemin de recherche, d'interrogations et de dialogue avant de me décider à rendre public cet appel et, dans le même temps, ma réponse à celui-ci. Après la célébration au cours de laquelle l'évêque a rappelé que « c'est l'engagement qui rend libre », beaucoup de personnes sont venues me trouver pour me féliciter et "m'admirer", comme si cette forme d'engagement, dans les mentalités et de façon plus ou moins consciente, restait supérieure à une autre. Il est vrai qu'une consécration de laïque, ce n'est pas encore très courant et

que cette vocation reste quasiment inconnue dans nos Églises diocésaines. De fait, les consacrées se sentent souvent appelées à vivre dans une certaine discrétion et, pour la plupart, elles ne portent aucun signe visible (croix, vêtement) qui pourrait les distinguer des autres. En fait, toute "l'explication" réside une fois pour toute dans la célébration elle-même. Tout y est dit, commenté comme dans un vieux livre dont les images restent très parlantes pour nous aujourd'hui : il s'agit d'un langage nuptial que tout le monde peut comprendre. Le Christ me prend pour épouse et ma vie lui appartient.

Bien, mais concrètement, cela pose de nombreuses questions : Pourquoi ? À quoi ça sert ? Qu'est-ce que tu vas faire ? Mais j'ai surtout beaucoup entendu la question : « Est-ce que tu peux "divorcer" ? » Question étonnante, inattendue pour moi : à vrai dire, je ne me la suis pas posée : il m'est impossible de penser en même temps à une promesse pour la vie et à une possibilité de rupture. L'engagement donne un élan qui fait avancer : on n' imagine pas reculer. Mais je sais que cet élan est à entretenir, qu'il ne va pas de soi et que la route peut paraître quelquefois bien austère. Je sais aussi que la Vie possède une telle force qu'elle peut entretenir longtemps, jusqu'au bout, sa propre dynamique de

don. Et c'est en cela que j'espère, en cette force vitale venant de l'homme et de Dieu et entretenue dans la prière et le service.

Se tenir sur le toit...

Pour parler de cet engagement dans le célibat consacré par Dieu et de la place qu'il me fait tenir au milieu des femmes et des hommes de notre siècle, il m'est venu à l'esprit une scène biblique qui, a priori, n'est pas en lien direct avec le sujet.

Ils sont assez nombreux les passages d'Évangile où l'on entend Jésus qui appelle et où l'on suit les parcours si différents des disciples et des gens qui l'entourent. Chacun reçoit sa part, chacun peut trouver sa place, choisir celle qui lui convient le mieux : Jésus laisse libre mais pas insensible à sa Parole. Il nous demande de nous positionner. Va-t-on encore rester longtemps étrangers, extérieurs à son invitation à le suivre de près ? Ça, c'est la question qu'il pose personnellement à chacun. Et pour moi ? Quelle est cette place qui me correspond bien, cette place qui sera suffisamment confortable pour que j'aie le désir d'y rester, en même temps que suffisamment inconfortable pour que j'apprenne à toujours compter sur lui, le Christ, qui m'a appelé, et non

pas simplement sur mes propres forces ? Car dans l'aventure, il se mouille aussi, si je puis dire...

C'est donc dans l'épisode du paralysé de Capharnaüm (Luc 4, 17-27) que je me suis le plus retrouvée. Dans cette scène, ce qui me frappe toujours, c'est l'audace des porteurs de civière. Et c'est à eux que je m'identifie volontiers. Ils sont plusieurs. Dans l'Évangile de Marc, on dit que ce sont quatre hommes. Bon, ça commence mal, car moi je suis une femme et, par définition, un peu moins costaud que qu'un homme. Mais qu'à cela ne tienne, ce rôle de porteuse de civière me va bien, car je ne suis pas seule, je n'ai pas entièrement le malade sur les bras ! Ils ont une idée fixe : amener le malade (sur sa demande ou sur leur intuition ? on ne le sait pas) non pas dans les parages de Jésus mais bien devant lui. Qu'il y ait un contact direct. Pour cela, ils vont faire des pieds et des mains pour se frayer un passage dans la foule, mais sans succès. Alors ils grimpent sur le toit (quelle entreprise avec un malade !) et défont le toit. Même si ce ne sont pas nos beaux toits en tuile ou en ardoise, même s'il s'agit de branchages et de torchis, il faut quand même faire un trou et trouver assez d'équilibre pour hisser le malade en civière, le faire monter avant de le faire redescendre juste sous le regard de Jésus. Et le tour est joué !

Ça paraît simple, mais ça ne s'est sans doute pas fait en deux minutes. Ces porteurs ont dû chercher ensemble quelle serait la meilleure solution pour arriver à leurs fins sans se décourager. Et les voilà sur le toit. Cette position me plaît bien. Elle est pour moi très significative du rôle que je me sens amenée à jouer au milieu de mes contemporains. Engagée en Église, je suis d'Église, c'est-à-dire que je suis relative à la personne du Christ qui, personnellement, m'a appelée. Mais je ne suis pas là rien que pour lui. Je suis là pour tous. Je me reconnais en fait dans de nombreux courants spirituels et je me sens en communion profonde avec d'autres vocations, avec telle ou telle forme de vie communautaire plus structurée. Si je ne suis pas enfermée dans une structure qui me cadre, c'est pour rester sur le toit, pour aider à monter et à descendre... Cela fait un peu de gymnastique pour moi et les candidats à la civière. Qui sont-ils ? Des catéchumènes ? Des curieux ? Des amis ? Des sceptiques ? Peu importe. Tous peuvent passer, moyennant, à un certain moment, une attitude sans doute inhabituelle : le laisser-faire. Se laisser porter.

Pour moi, n'étant pas assez forte, je ne peux rester seule sur ce toit. J'ai besoin de compagnons : je m'engage à dépendre des autres, de leur force, de leur

motivation, de leur persévérance. Je m'engage à rester là, sur ce toit, avec eux, dans un compagnonnage mutuel, quelle que soit la saison (vive la douceur du printemps !) : ce n'est jamais gagné d'avance... Les tempêtes, ça peut arriver assez souvent, surtout avec le dérèglement climatique d'aujourd'hui...

Bien sûr, cela n'est qu'une image, qui m'aide cependant à exprimer les choses de façon concrète. Être sur ce toit, c'est une certaine attitude spirituelle, c'est se tenir en-dehors de la maison en étant de cette maison (Église), pour être là, ensemble, avec les autres porteurs et avec celles et ceux qui n'auront jamais l'occasion de passer par la porte, pour de multiples raisons, et qui, aidés par d'autres, prendront le chemin plus improbable du toit. Ils sont nombreux les chemins qui mènent à Dieu et, l'air de rien, ils sont tous balisés, quoi qu'on en pense.

Mon engagement est-il gratuit ? Purement altruiste ? Non, j'attends de l'autre partie – le Christ – qu'il accomplisse ses promesses, que j'ai lues dans les Béatitudes. La plus grande étant celle du bonheur. Je fais donc le pari que cet acte public, cette parole qui me lie à Dieu dans son Église, c'est-à-dire au milieu de son peuple, cette parole qui est mienne reçue par Dieu lui-même, contribuera à mon bonheur et à celui de ceux que j'ai l'occasion de côtoyer. ■

Un Dieu qui n'enferme pas



**Vincent est prêtre
de la Mission de
France en équipe à
Grenoble. Il travaille
dans des maisons
relais qui accueillent
des personnes Sans
Domicile Fixe âgées.**

**Interview de Vincent CLOSSAIS
par Jacques DUPLESSY**

Comment lies-tu ton ministère de prêtre et ton engagement à vie ?

Mon ministère repose sur une parole d'engagement, une parole longuement réfléchie, mûrie. Cet engagement est aussi la réponse à un appel. Mais nous ne sommes pas les seuls à le vivre ; l'engagement d'un scout pour donner de soi au service des autres par exemple, est fort. S'engager, c'est risquer une parole. C'est accepter le risque. C'est aussi une étape spirituelle qui fait avancer.

Mais on n'y voit pas toujours clair. Il y a des moments de lassitude ou de tumulte. Dans ces moments-là, réentendre cette parole qui m'a

engagé m'aide à retrouver le sens du départ. Pour cela, je m'impose régulièrement des temps pour moi et pour partager avec d'autres. Il faut savoir nourrir notre engagement avec régularité, par exemple avec des amis. Une amie indienne issue de l'hindouisme, Srijita, m'aide beaucoup. Je découvre beaucoup l'intériorité avec elle et elle me fait avancer dans ma foi chrétienne. Ce sont des moyens de redonner de la saveur à mon engagement. Dans la Communauté, nous sommes souvent engagés dans des ministères où nous sommes exposés et fragilisés. La vie fraternelle au sein de la Communauté Mission de France est importante pour faire corps et vivre ensemble notre engagement. Mais, comme célibataire, nous avons aussi des questions propres à notre état de vie. Notre affectivité et notre sexualité se vivent en fonction de ce choix de vie.

L'équipe est aussi un lieu très porteur pour vivre mon engagement : notre équipe a mis l'accent sur l'eucharistie et le partage de vie au cours de la célébration. Nous "fabriquons" le pain avant de le présenter. C'est toute notre vie qui fait ce pain. C'est un temps unique qui nourrit vraiment. L'équipe a aussi un rôle de discernement. Elle aide à faire que les projets que nous portons, ne soient

pas que les nôtres. Je ne me donne pas tout à moi-même ; cela m'est aussi donné par d'autres.

Donner sa vie, c'est aussi en vue d'un plein épanouissement. On s'engage avec ce qu'on est. Dieu assume là son rôle de paternité. Il nous aide à nous épanouir. Mon engagement dans la Communauté Mission de France m'aide à la fois à faire et à laisser pénétrer l'Esprit Saint dans la personne que je suis. L'Esprit n'enlève rien. Il amplifie ce que je suis.

Tu as toujours voulu engager ta vie avec les pauvres, pourquoi ?

Pour moi, le chemin avec les pauvres, c'est vivre avec eux. Ce choix, c'est aussi parce que j'ai senti cette pauvreté en moi. Une pauvreté intellectuelle, entre autres. Les pauvres ont éprouvé qu'à un moment donné, on ne leur a pas fait confiance. J'ai fait moi aussi cette expérience. Je veux faire le lien entre ce qu'ils perçoivent d'eux et ce qu'ils portent en eux. Pour moi, c'est aider au travail de l'Esprit. Aider des gens à se réaliser, leur faire percevoir qu'ils sont quelqu'un d'autre. Certains ne feront pas ce chemin... C'est le mystère de chacun dans sa liberté et dans ses blessures. Je côtoie des

gens qui resteront dans l'autodestruction. Pourtant il faut être là. Dieu est aussi dans ces gens qui s'autodétruisent. Je crois en la présence. Je suis parfois ce serviteur inutile de l'Évangile. Des fois, on aide juste à une étincelle de bonheur. C'est déjà énorme.

Au-delà de mon travail en maison relais, j'ai aussi fait le choix d'habiter en cité au Village Olympique. Je fais ici l'expérience que l'être humain a ce potentiel d'aimer et de se laisser aimer au-delà des barrières, des frontières, des cultures. Vivre cela au quotidien n'est pas toujours facile mais riche.

Tu as connu une entrée difficile dans le ministère. Tu peux nous partager ton expérience ?

Après mon ordination diaconale en 2001, j'ai été envoyé à Grenoble. À mon arrivée, des personnes m'ont dit que mon engagement à vie au célibat était un boulet. J'ai rencontré des prêtres qui sont partis après 15 ou 20 ans d'ordination, d'autres qui m'ont dit ne pas être heureux dans leur ministère à cause du célibat. Je me suis alors interrogé très fortement sur mon choix. Une part de vérité en moi était encore à faire. Dans ce célibat choisi, com-

ment la sexualité peut se vivre sans cette part de génitalité ? Comment y trouver du sens pour toute une vie ? Du coup, j'ai demandé à faire deux ans de diaconat avant d'être ordonné prêtre.

Mes échanges avec des amis et en équipe m'ont aidé à traverser cette épreuve. Être témoin de l'attente chez les gens que je rencontre donne sens aussi à mon engagement.

Penser que tu es engagé à vie, ça te fait peur ou ça te donne le vertige ?

Cela ne me fait pas peur. C'est un risque que j'ai pris. Je ne sais pas ce que sera demain. J'espère chaque jour pouvoir redire ce "oui" de mon engagement. Si cela devait être remis en question, je crois en un Dieu qui n'enferme pas dans un engagement remis en cause. Ce qui m'aide à le faire au quotidien est ma vie de prière. Thérèse de l'Enfant Jésus parlait de cœur à cœur avec Jésus, cœur à cœur avec l'Époux dans l'eucharistie, en communauté mais aussi dans la solitude. Je vis mon engagement un peu comme un couple qui a besoin de vivre en famille mais dont chacun a aussi besoin de se retrouver seul. ■

Ordinations à la Mission de France

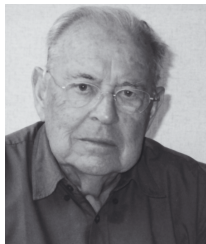


**En 2003
à Grenoble**



**En 1948
à Lisieux**

Vivre l'instant présent... Obéir au réel...



Max est prêtre de la Mission de France, dans l'équipe des aînés de Lyon. Il a fêté cette année 60 ans de sacerdoce.

par Max POUSSIN

Ces paroles du Père Augros à Lisieux résonnent toujours en moi. Elles ont marqué ma vie depuis 60 ans. Il faut dire qu'elles correspondaient à une fidélité qui avait marqué ma vie déjà dans ma famille. Et chaque fois que j'ai été nommé comme prêtre quelque part, elles m'ont permis de sentir où j'allais et à quoi je devais d'abord répondre.

À l'occasion de mon soixantième anniversaire d'ordination, j'ai vraiment pris conscience que ces paroles ont été toujours ma référence, un peu comme une rencontre avec Dieu, une rencontre avec le Projet de Dieu, qui me permettait de voir les événements avec un autre regard.

Je suis né le 21 mars 1921 à Rouen, dans une famille de neuf enfants, dans l'industrie textile. Nous faisons partie de la bourgeoisie. Bourgeoisie ne veut pas dire richesse : il n'y a jamais eu dans la famille de dépenses inconsidérées. Mais bourgeoisie, pour moi, voulait dire milieu social. Il y avait dans la propriété la filature de mon grand père et je voyais arriver chaque matin les ouvriers habillés en noir qui venaient d'un quartier appelé le faubourg, où nous n'allions jamais. Les ouvriers ne passaient pas la porte cochère de l'entrée de la propriété, mais passaient par un petit chemin qui sortait entre l'école laïque où nous ne sommes jamais allés et l'église construite par un arrière grand-père de mon père dans laquelle nous étions au premier rang. Notre vie était très protégée par des parents qui avaient un grand souci de notre éducation chrétienne.

J'avais une santé très déficiente car j'étais né avant terme.

Comme une grande liberté

Le dernier dimanche de novembre 1938, un événement se passa en moi qui allait changer ma vie. Aux vêpres de la fête du Christ-Roi, j'entendis

cette prière : « *Seigneur, donnez-nous des prêtres.* » Cette phrase m'était adressée. Je sentis comme une grande liberté : c'était pour moi. Je me sentais libre de mon histoire. Le jour où j'avertis ma famille, ce fut la joie.

Le séminaire fut très dur : des années de vie religieuse sans ouverture à la vie. Un jour, un cousin vint me proposer de l'accompagner à Lisieux où le cardinal Suhard venait de créer un nouveau séminaire sous le patronage de Sainte Thérèse, qui devait permettre à l'Église d'être plus proche des gens. À la première rentrée, en octobre 42, je rejoignais une trentaine de jeunes qui se demandaient comment être présents dans ce monde à évangéliser. Pour cela il fallait vivre en équipe, que l'équipe soit marquée par la prière et la référence à l'Écriture.

J'ai été envoyé d'abord dans mon diocèse d'origine. Je suis arrivé au Havre, dans une ville détruite par la guerre. J'y ai trouvé un appel à une grande pauvreté. Nous habitions dans des baraques, nous allions à la rencontre des plus pauvres, notamment des Polonais qui travaillaient dans de grandes entreprises. Comment rencontrer les gens en soutane, à bicyclette dans le vent de la vallée

de la Seine ? Mais la vie d'équipe nous permettait d'avancer ensemble.

Au bout de cinq ans, j'ai été envoyé à Paris, à St-Hippolyte. Jean de Miribel vivait une vie de travail dans un quartier très pauvre. Sa présence était très marquante pour tout ce quartier qui commençait à découvrir une Église qui vivait au milieu des gens. Je suis parti moi aussi habiter un appartement où il n'y avait ni eau, ni électricité, ni gaz. Le propriétaire était le maire du 13^{ème} arrondissement. À ma demande d'installer l'électricité, il me dit : « Je veux que les gens soient le plus mal possible et qu'ils partent, ainsi nous pourrons construire des immeubles de rapport. » Grâce à lui, j'ai pu retrouver le monde des pauvres. J'y ai vécu avec Jean Marie Vermelin. Puis une compagne de Madeleine Delbrêl est venue s'installer comme voisine.

Des événements déroutants

En 1962, j'ai du aller me reposer près de Bordeaux, car je n'étais pas tellement capable de vivre la vie trépidante de Paris. J'étais épuisé. Je rejoignis l'équipe de Lormont. L'accueil des copains fut un peu froid : « *Si tu viens, il faudra gagner ta*

vie. » Dès le lendemain, je trouvais un travail à mi-temps, le temps plein n'était pas possible après l'arrêt des PO en 1954. Je travaillais dans une petite entreprise d'électricité qui fabriquait des transformateurs.

Au redémarrage des PO en 1966, l'évêque, le Père Maziers, créa une équipe de PO composée de Bernard Pauc, André Soulas et un Fils de la Charité. Ce n'était pas encore mon tour. Mais je fus embauché dans une société HLM, à mi-temps d'abord, puis à plein temps quand ce fut possible après les événements de mai 68. J'ai pu me donner à fond dans le syndicat présent dans l'entreprise, la CFDT. Un peu trop vite pour les copains qui sont venus me remettre dans le rang. Je suis passé de balayeur à ouvrier d'entretien, puis à magasinier. J'étais l'ouvrier du quartier et aussi le prêtre célébrant. À Lormont nous étions quatre prêtres. Un jour, en rentrant du travail, j'ai trouvé mes trois amis qui m'annoncèrent leur mariage prochain. Je restais seul et j'ai vécu difficilement cette solitude jusqu'à la retraite professionnelle.

J'étais depuis peu à la retraite quand on vint me demander de quitter Bordeaux pour aller rejoindre Vienne en Isère, pour créer une équipe associée à la Mission de France. J'acceptais, ne sachant pas

que celui qui avait été pressenti à ma place avait fini par refuser. J'arrivais dans un presbytère presque en ruines et trois mois après mon arrivée, le prêtre qui devait venir avec moi eut un grave accident de moto et ne viendra pour ainsi dire jamais me rejoindre.

La certitude que je devais rester

Je dois dire que c'est le moment où, doutant de tout, je reçus de Dieu la certitude que je devais rester. Ma sœur, alors malade, m'envoya une jeune fille qui cherchait à se préparer au baptême. J'y ai vu un appel.

Peu à peu, j'ai pu m'engager à Vienne dans la CFDT où il fallait mettre en place un groupe d'anciens. J'ai pu prendre quelques responsabilités

à l'Office HLM avec les immigrés. J'ai accompagné plusieurs équipes d'ACO et d'ACI. J'ai accompagné les événements douloureux et joyeux de certaines familles. Encore hier, j'ai baptisé un enfant.

J'ai décidé de rentrer dans un foyer logement avec une partie médicalisée. J'y suis maintenant depuis douze ans. J'ai fait deux infarctus et ma petite santé de toujours ne s'est pas améliorée. J'ai conscience d'être utile dans cette maison où je partage la vie de ces gens que j'aime bien et qui m'aiment bien. J'accompagne la vie et la mort de ces voisins, jusqu'au bout. J'attends, en accompagnant ceux avec qui j'ai pu vivre mon sacerdoce.

Vivre l'instant présent...

Obéir au réel... ■

Une confiance s'installe

**Paroles de couples recueillies
par Lydia & Didier FLAMENT**



Lydia et Didier font partie de l'équipe de Dunkerque. Lydia est animatrice en pastorale (coordinatrice de la Mission Ouvrière) et Didier technicien d'études dans un site pétrochimique.

À l'initiative de deux animatrices en pastorale de la zone de Dunkerque, une rencontre a été proposée à des couples mariés depuis plus de vingt ans pour relire leur histoire commune et singulière. Nous rapportons trois paroles de couples ayant participé à ce temps de partage.

Marie-Ange et Guy

Guy : J'ai été boucher et soudeur dans la construction navale, aujourd'hui retraité. Pour moi, la vie se base sur des modèles, on fait avec une idée de départ et petit à petit des choix. En

avançant dans la vie, j'accueille des découvertes. Je m'insurge contre le train-train quotidien : J'en ai eu marre de subir et j'ai voulu voir autre chose. J'ai vécu des conflits aux Chantiers, je me suis engagé au syndicat et ai rencontré Marie-Ange qui était engagée dans la JOC. Les choix se sont poursuivis en couple et quand notre fille est née, Marie-Ange travaillant comme institutrice, j'ai pris un travail à temps partiel pour m'occuper de la petite.

Marie-Ange : Dans la vie de couple, on fait des efforts : au moment de la maladie, en supportant le caractère de l'autre. On apprend à serrer les dents, à faire avec. Parfois, on est au bord du précipice.

Guy : Au départ on est des individus, on ne doit pas être plus l'un que l'autre ; on reste deux uniques.

Marie-Ange : Un couple vit des tensions qui le font autrement. Il faut être avec son mari disponible quand il en a besoin ; l'écouter, parler. Il y a toutefois une différence entre le dialogue et le bavardage. Rien n'est finalement garanti ; il peut se passer des tas de choses, le pire et le meilleur, le bonheur et les épreuves et dans tout ça, tu redis oui à un moment donné. Il y a aussi des silences

entre nous, par exemple on peut se balader sans se parler. Il faut se réserver des moments, même si c'est parfois difficile. On arrive à se rouvrir les yeux.

Guy : On fait une vie commune. Il y a bien quelque chose qui fait qu'on est bien ensemble ? Un lien. Il y a quelqu'un qui est certainement là. On le sait comme croyant. Moi je vois là le oui de Marie et le oui entre nous. Je fais confiance parce qu'il donnera tous les éléments pour qu'on arrive à faire, pour que le monde continue.

Cécile et Philippe

Cécile : Aujourd'hui, tout est plus dur, il faut avoir les reins solides. On recevait un mode d'éducation, on apprenait un métier. Pour moi, être secrétaire et rencontrer un homme : je me rends compte que même pour le mariage, il faut se battre. Quand je vois Philippe se démener à faire, à trouver des choses, je lui dis : tu sais que je suis là. Mais parfois, on a tendance à ne penser qu'à son bonheur personnel ; on néglige l'autre. On a des gestes, des regards qui donnent le sens

et envie de continuer. En révision de vie en ACO, quand on parle du mot amour, quand on récite le Notre Père, quand on dit le pardon dans les moments où ça déconne dans la vie et qu'il y a des choses qui nous tombent dessus comme des conflits, alors là je me dis : est-ce que ma vie, c'est ça ? Toujours me taire et me dire ça ira mieux ? En couple, il est important d'avancer en confiance et donc de dire aussi : j'en ai ras le bol. La trouille, c'est ça aussi l'amour !

Philippe : À un moment, je lui ai demandé de faire selon son individualité. Que chacun décide de faire ses choix personnels !

Cécile : Tu dois prendre aussi les bons conseils pour suivre ton chemin. Écouter mais toujours partir de ce que vit ton couple.

Philippe : Un couple, c'est plein de compromis et de concessions.

Cécile : Jusqu'où ?

Philippe : À un moment, on "booste" l'autre car on lui veut du bien.

Cécile : J'ai été syndicaliste au Comité Hygiène et Sécurité. Ça représentait un poids mais ça me construisait, car ça m'ouvrait à la vie. Quand je rentrais à la maison, j'apportais tout ça. J'ai dû arrêter pour pouvoir tenir notre couple. Et quand

on s'arrête, on regarde la vie, l'engagement, la durée : c'est un arrêt sur images.

Philippe : Au départ, tu fais un choix. Tu t'engages jusqu'au bout, mais Il ne faut pas s'installer dans la routine.

Cécile : Mon engagement de chrétienne est dans la foi au couple. L'un ne va pas sans l'autre.

Philippe : Se marier à l'Église, c'est s'engager, faire un pacte. Une confiance s'installe et au long de cette vie de couple, on se demande si on mérite ce pacte.

Lydia et Didier

Didier : Notre rencontre n'est pas due au hasard. Dieu nous a fait nous rencontrer. J'étais en recherche de quelqu'un avec qui partager ma vie et avec Lydia, malgré notre différence d'âge, je me suis dit que je pouvais le faire.

Lydia : J'étais en quête de quelque chose, de sens à ma vie. J'étais en attente. Par notre rencontre et notre manière de nous poser dans la vie, j'ai perçu que celle-ci était habitée par une présence aimante qui rendait un projet de vie ensemble possible.

Didier : Comme je travaillais en horaires postés, j'étais disponible pour que nous partagions un fort engagement en Église.

Lydia : Pour moi, ça s'est prolongé aussi par un engagement dans l'association de parents d'élèves. J'ai toujours eu une militance active.

Didier : Même si notre couple a traversé des turbulences, nos engagements l'ont soudé. Dans notre histoire commune, il n'y avait pas que ce face à face d'époux/épouse, mais notre bénévolat nous a plantés sur un autre terrain d'échanges et de découvertes. Ça nous décentrait. Mais je ne voulais pas freiner l'épanouissement de Lydia ; avec d'autres, je l'ai encouragée à reprendre ses études, les enfants ayant grandi. J'étais conscient qu'il y avait un risque pour notre couple, dû à la disparité du niveau d'études qui allait en découler.

Lydia : Pour moi, c'est toujours un équilibre précaire. J'ai l'impression d'être quelquefois

une funambule marchant sur la corde raide de la vie devant toutes les choses à concilier comme femme, épouse et mère.

Didier : Un changement de rythme professionnel a fait qu'on a dû cesser certaines de nos activités communes. On a du retrouver une fidélité à notre engagement initial en acceptant que l'autre vive une vie autre. On a toujours à faire quelque chose ensemble, mais autrement, en réapprenant à s'ajuster l'un à l'autre.

Lydia : C'est une trace de l'amour, cette faculté de regarder l'autre comme il est, dans son devenir et le respecter. Notre couple, c'est une invitation à s'enivrer l'un de l'autre, de notre bonne ou moins bonne odeur humaine !

Didier : Le ciment aujourd'hui de notre couple, c'est aussi ensemble la prière quotidienne, des temps de retraite, des vacances qui nous émerveillent et nous rendent plus fous. Tout cela nous entretient et participe à creuser en nous le désir de l'autre. ■

Dieu est Dieu et Il a de l'humour



**Membre de la
Communauté
Mission de France,
Catherine est en
équipe dans la Somme.
Elle représente
la région Nord
au Conseil pour la Mission.**

par Catherine THIERRY

Engagée dans la vie religieuse

Des parents croyants et pratiquants, une famille nombreuse, un peu d'école laïque en primaire, et le reste, c'est-à-dire quelques années interne dans une école religieuse : un bon terreau pour faire naître une vocation religieuse ! Si j'étais née en Chine, j'aurais été probablement bouddhiste ou confucianiste ! Je suis née en terre chrétienne...

À 13 ans, devant le Saint Sacrement exposé, une réalité s'impose à moi : "Dieu est Dieu". D'autre part, j'étais très sensible à la beauté de la création : cela ne conduisait-il pas à donner toute

sa vie à ce Dieu si grand, si bon, si puissant ? Plus tard à 17 ans, il y eut ce camp scout : “Parle Seigneur, ton serviteur écoute”, (1 Samuel 3, 1– 10). Je découvrais Samuel et la Bible.

À cette époque, les autres étaient déjà bien entrés dans ma vie. Mes parents, fort sagement, voulaient que les filles aient aussi un métier ; et bien que je sois revenue travailler à la ferme à 15 ans, je suis partie préparer l'entrée à une école d'éducateurs spécialisés, au pair, dans l'école que j'avais quittée précédemment. À 19 ans j'ai donc quitté le Maroc où j'habitais, pour arriver en France dans une école laïque, mixte et en internat, ce qui a soulevé les réflexions effarées de certains : “laisser une fille si jeune, loin de sa famille, dans un tel guépier”.

L'idée de la vie religieuse ne m'avait pas quittée, mais je ne me voyais pas cloîtrée dans un monastère et je ne voulais à aucun prix être enseignante ou soigner des malades, ce qui ne laisserait aucun temps à la prière (j'avais entendu une hospitalière tenir ces propos). J'avais toujours le désir d'être entièrement à Dieu, la prière des psaumes me fascinait, mais je trouvais que cela devait se vivre dans une “transparence” aux autres, le contraire d'une vie coupée du monde. Un frère dominicain

m'a proposé d'aller voir les Dominicaines missionnaires des campagnes. J'ai “flashé” immédiatement sur leur simplicité, leur proximité avec les gens, leur prière. À la demande de cette congrégation et pour des raisons financières (ma bourse d'étude), après avoir obtenu mon diplôme d'éducatrice spécialisée, j'ai travaillé un an dans deux établissements différents. En 1960, j'ai fêté mon départ avec des prêtres d'une équipe Mission de France et j'ai le souvenir d'avoir arrosé ce départ avec “un blanc de Morey Saint Denis”, je ne vous dis pas !! Je parlais pour la vie ! Le plus gros sacrifice était de renoncer à avoir des enfants – à m'en faire mal aux entrailles – mais Dieu est Dieu !

Vivre pour Dieu au milieu du peuple

Là, les affaires se sont un peu plus compliquées : après les 11 mois de postulat, j'arrive au noviciat où je vais rester 30 mois au lieu de 24 pour les soeurs entrées en même temps que moi : dur, dur ! Ce temps de “claustration” et de vie me semblait à l'envers de ce pourquoi j'étais là : vivre une vie pour Dieu au milieu du peuple ; bien sûr, au milieu de personnes qui étaient plutôt éloignées du

Christ et de son Église, comme essayait de le vivre la congrégation que j'avais choisie ! Choix de lieux "déchristianisés", comme on disait à l'époque, et des "pauvres".

Je prononce enfin mes premiers vœux le 31 mars 1964 et je pars dans une communauté à Gevrey-Chambertin remplacer une sœur fort compétente, pour m'occuper des jeunes, faire du catéchisme et assurer la cuisine des sœurs. Assez rapidement au cours de 1966, à la demande de la prieure générale, il m'est proposé de chercher un travail salarié "comme tout le monde". Je découvrais à travers une vie transparente au cœur d'un village ce que voulait dire le mot "mission" : témoin de l'Amour de Dieu dans le partage quotidien. Le village de Gevrey-Chambertin était coupé en deux par une route nationale : un quartier de vigneron, plutôt traditionnel, et "la gare" avec une population ouvrière, SNCF et autres entreprises : c'est là que j'ai rencontré les premières personnes non baptisées et cependant non-musulmanes (j'avais essentiellement vécu au Maroc). À partir de décembre 1966, après des dizaines et des dizaines de démarches, grâce à l'infirmière, je trouve du travail à la Poste comme "Auxiliaire Non Titulaire Occasionnelle" ; j'ai commencé à distribuer le

courrier. Je découvrais la vie missionnaire parmi le bon peuple du quartier SNCF où je distribuais la majeure partie de mon courrier ; avec l'aide et la réflexion des sessions de formation que m'offrait ma congrégation, je découvrais également la solidarité ouvrière, l'analyse politique de la CFDT et les révisions de vie avec l'équipe d'ACO où nous allions avec des clients de ma tournée et du syndicat.

Un nouveau tournant

En 1969, à la suite d'un vote, la Communauté refusait mon admission à la profession perpétuelle. Dans la vie dominicaine, l'avis de la communauté est très important. Le choc fut très dur. Je suis envoyée en Picardie. À la demande de la prieure générale, je devais aller toutes les semaines à Paris rencontrer une "psy" qui, dans sa façon de faire, essaya de me conduire vers un genre d'analyse. Pendant un an j'ai acquiescé en croyant y voir la volonté de Dieu ! En Picardie, je faisais de nouveau du catéchisme, notamment avec un groupe de jeunes handicapés mentaux, et je faisais la cuisine pour la communauté ; j'ai aussi beaucoup fréquenté les Portugais recrutés par le patronat local directement dans le nord du Portugal.

Pourtant, nouveau tournant : je prends conscience que Dieu a bon dos dans cette affaire de traitement psychologique et je décide, après réflexion, de m'en dégager, ce qui arrive au bout de dix-huit mois et finalement je prononce mes vœux définitifs en 1971, au bout de sept années de vœux temporaires au lieu de cinq. Je trouve rapidement, avec l'assentiment de ma nouvelle communauté et des chrétiens du coin, du travail à l'usine : une nouvelle aventure commence : découverte de la solidarité dans une usine textile de 600 personnes, des conditions de travail assez difficiles : les 3x8, le bruit et la poussière, du syndicalisme dans une vallée pauvre et terriblement exploitée, des luttes ouvrières : il y en eut de terribles.

L'histoire de la fidélité de Dieu n'est pas terminée : l'amour d'un homme se fraye un chemin dans ma vie. C'est la découverte d'une autre fidélité. Inutile de dire que là aussi les entrailles en prennent un coup ! Un coup positif. Ce fut un nouvel élément d'incarnation dans ma vie. Ce n'est pas une page qui se tourne à la légère. Cela m'a certainement permis d'acquérir plus de féminité, plus de vraie liberté avec les hommes dans mon travail d'usine et au syndicat. C'est la mission auprès de

mes frères de la Vallée où je travaillais, visages de Dieu, de Jésus pour moi, qui sont devenus pour moi signes de Celui qui m'avait déjà fait signe. Ma vie de foi a été également transformée ; il s'agissait de la vérité du don à mes frères. Aujourd'hui, je considère cela comme un accomplissement et je ne peux que me redire : "il est fidèle Celui qui nous appelle".

Engagée dans la vie ouvrière

Pourquoi une telle fidélité à une vie ouvrière ? J'ai toujours désiré vivre l'amour de Dieu auquel j'avais été invitée dans la transparence, c'est-à-dire ouverte en permanence au regard d'autrui : probablement à cause des réflexions de mon père sur l'absence de pauvreté apparente qu'il pointait chez les religieux que nous rencontrions. J'avais regretté également durant mes années d'internat de ne pas pouvoir participer à la prière des sœurs qui allaient communier derrière leur grilles, alors qu'elles nous surveillaient durant la messe !

L'entrée au travail "comme tout le monde" pour gagner notre vie a toujours été une constante dans ma congrégation. C'était aussi notre façon de

rejoindre la vie réelle du peuple à qui nous étions envoyées. Dans ce monde ouvrier, je découvrais des personnes qui ne connaissaient pas Dieu, qui avaient une vision d'une Église pour les nantis, les patrons. Il nous fallait nous mettre à leur écoute pour apprendre leur langage et découvrir finalement toutes les valeurs de l'Évangile qu'elles vivaient déjà.

Il y avait aussi tout un bouillonnement de réflexions, nous avons été marquées par les livres : *La France, pays de mission ?*, *Au cœur des masses*. Nous avons des sessions avec "Économie et Humanisme". Nous rencontrions souvent les prêtres de la Mission de France, soit sur le terrain, soit en formation. Nous commençons à parler de ceux dont l'Église était loin ! Il y avait aussi le souffle du Concile Vatican II.

Peu à peu je devenais une des leurs : ouvrière textile dans un lieu où la Foi, Jésus-Christ étaient passablement méconnus et ignorés ! La manière dont j'ai été accueillie et reçue dans ce milieu, la découverte progressive, et devenue prioritaire, du combat pour la justice dans lequel j'ai été entraînée m'ont de jour en jour "naturalisée" de façon progressive mais inéluctable. C'était ça l'Incarnation : "Il a planté sa tente parmi nous".

En 1984, ma congrégation a lancé un appel à des volontaires pour aller en Haïti. Là-bas, les gens étaient encore plus pauvres que ceux au milieu desquels je travaillais. Marquer concrètement l'Amour à ces hommes et ces femmes en quittant mon confort occidental m'a paru déterminant. Après avoir pris conseil, prié et réfléchi, j'ai répondu : "présente". À ce moment-là, mes responsables m'ont demandé très clairement de rester au travail à l'usine. Mise en préretraite à 55 ans, j'ai récidivé. Je suis partie en Haïti six mois à l'école des pauvres à titre de recyclage. À mon retour, j'ai fait une mini-formation pour repartir avec une ONG. J'ai eu un accident, retour en avion sanitaire : vraiment Dieu voulait probablement que je reste dans ma Vallée !

De retour, j'ai retrouvé mes anciens engagements : à la Commune où j'avais été élue sur "une liste d'union de la gauche" – j'y ai fait deux mandats – je suis devenue "conseillère du salarié" et j'ai repris la défense prud'homale que j'avais commencée dans les années 1980 ; nous avons, avec deux autres personnes, repris une Association de demandeurs d'emploi où j'assure quelques permanences. Puis j'ai été élue Présidente d'une Association qui gère un Établissement d'Aide par le Travail et de

puis 1999 je fréquente la Maison d'Arrêt d'Amiens comme visiteuse.

Dieu a de l'humour !

Je suis entrée dans une congrégation religieuse pour la vie et le chemin qui m'a conduit à cet engagement définitif qu'était la "Profession Perpétuelle" m'a réservé bien des surprises !

Après 1968, nous pouvions retraduire dans nos mots la formule de notre profession religieuse : "je m'engageais à vivre mon baptême en communauté fraternelle". Or depuis 1978, je vis seule, même si cette forme de vie est acceptée et quasi codifiée dans ma congrégation à cause de notre engagement dans le travail ! Dans le même temps, je reconnais que j'appartiens à de nombreuses autres communautés, à commencer par le syndicat, puis mon quartier, celle de la Mission de France, celle de la prison où je suis devenue visiteuse. Je reste également solidement arrimée à ma congrégation. Ce n'est pas tout à fait comme je le pensais au départ. Je fais là l'expérience de l'humour de Dieu !

Je n'avais pas spécialement prévu de me retrouver aussi impliquée dans le monde ouvrier ! Je venais d'un monde rural, agricole, de petite cultu-

re, et d'Afrique du Nord ! Néanmoins, lorsque ma prieure générale m'a parlé de travail, pour moi il était évident qu'il s'agissait d'un travail simple, qui ne demandait pas de compétence professionnelle particulière. Il n'a jamais été dans mon projet de reprendre du travail d'éducatrice spécialisée pour lequel je m'étais formée, à la demande de mes parents, même si c'est ce que j'avais choisi à ce moment-là. Je n'étais pas entrée dans une congrégation orientée dans ce type d'engagement, bien que certaines aient plus ou moins essayé de me solliciter à venir voir chez elles.

C'est la vie dans la congrégation que j'avais choisie qui m'a conduite à ce partage de vie des femmes du coin où j'avais été envoyée. C'est là que j'ai découvert le monde ouvrier, son organisation, ses moyens de défense contre l'exploitation, le syndicalisme et finalement, à devenir une des leurs. "Un autre te ceindra et te conduira", dit Jésus à Pierre. (Jn 21, 18)

Peu de temps après m'être engagée définitivement, l'amour d'un homme bouleverse ma vie et me pose la question, tout à fait existentielle, du mariage ; et toujours cette éventualité d'avoir des enfants ! Encore l'humour divin, vécu d'une manière déchirée !

L'exclusivité du don total, entrevue au départ, est affrontée quotidiennement à une certaine médiocrité : nous tendons vers un but, nous dit saint Paul, et nous courons pour l'atteindre (Ph 3, 12 - 14).

La place de la prière – Prière du Temps Présent – n'a pas la beauté à laquelle m'avait habituée une prière chantée et célébrée dans une communauté de foi : cela m'a permis de vérifier la vérité

de cette intercession liturgique “que nos actes et nos paroles soient notre louange”.

J'aime à redire ce proverbe portugais que « *Dieu écrit droit avec des lignes courbes* ». C'est aussi tout au long de ce chemin des hommes dans la vie ordinaire que Dieu investit nos vies, qu'Il s'y glisse au jour le jour, qu'Il nous rencontre, qu'Il nous demande d'être les témoins de son Amour et que nous pouvons y découvrir la joie. ■



Aller vers les plus rejetés



**Membre de l'équipe
de mission
d'Ivry-sur-Seine (94),
Jacques est
responsable de
la Communauté
Emmaüs-Liberté
d'Ivry-Charenton.**

par Jacques LOCH

Qui gagne bien sa vie peut la perdre. Qui donne sa vie peut la gagner autrement : dans l'Évangile, Jésus nous dit qu'« *il n'y a pas de plus grand Amour que de donner sa vie pour ses amis* ». Heureusement qu'il a ajouté d'aimer ses ennemis. Jean Vanier explique très bien comment on peut réellement apprendre à aimer ses ennemis : petit à petit, patiemment, en s'efforçant de voir chaque jour dans l'autre quelque chose de bon, une qualité, un détail qui nous était insupportable. Gandhi et Lanza del Vasto nous disent combien il faut aimer ses ennemis pour vouloir qu'ils changent... au prix de sa vie ! « *Pardonnez, dit Jésus, même et surtout*

à vos ennemis, car quel mérite avez-vous à pardonner à vos amis ? » Un exemple récent nous édifie. Regardons le travail de Dieu auprès des familles des victimes et auprès des criminels condamnés à mort aux États-Unis. L'Amour de Dieu réunit dans les mêmes associations parents de criminels, parents de victimes et condamnés à mort, pour traverser et sublimer la souffrance ensemble et arriver au pardon ! Qui dit mieux ? Seule la foi renverse la haine à ce point-là. Mais le Bien ne fait pas de bruit et les journalistes ont vraiment trop de mal à en faire un peu autour de ces faits, paroles et gestes si souvent silencieux.

Dans mon approfondissement de la foi et de l'engagement de ma vie il y a 25 ans, j'avais écrit dans mes prières « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime, ou plutôt si justement, pour ceux qu'on n'aime pas ou qui sont particulièrement difficiles à aimer* ». Je pense que dans l'Évangile, c'est exactement ce que le Christ a voulu nous dire : faisons l'effort de nous aimer les uns les autres, ne choisissons et ne "zappons" pas, ne restons pas à une impression superficielle ! En effet, se choisir sans effort est un leurre et rester liés, encore plus. Être chrétien, n'est-ce pas

faire particulièrement de nombreux efforts dans la relation ? Les couples modernes en souffrent beaucoup puisque la philosophie ambiante est souvent : dès que ça ne va pas... on se sépare ! Saint Paul nous le dit pourtant : « *L'Amour prend patience, l'Amour supporte tout...* » Aimer l'autre pour son intérieur demande de ne pas s'arrêter à son extérieur et notre société "émipophage" (qui vomit des gens, disait Lévy Strauss) écrase des êtres humains par ses standards, ses normes et ses looks à atteindre qui rendent tant de gens si malheureux, sur la touche, au point d'aller horriblement mal à l'intérieur d'eux-mêmes, souvent dans le silence de la solitude et la peur de ne pas y arriver.

Certains qui me connaissent bien ont pu remarquer par exemple ma difficulté à "bien m'habiller". C'est une vraie contrainte pour moi et ce n'est que très tard que j'ai pu réaliser combien ce refus d'exister par l'extériorité était profondément ancré en moi.

Les commandements de l'Évangile n'ont pas été pour rien dans mon engagement : d'abord trois ans auprès des handicapés mentaux difformes, laids, démunis que j'ai appris à aimer, puis auprès des compagnons d'Emmaüs souvent plus que gro-

gnons, désagréables et difficiles à aimer. Quand on a un frère dans la rue, on le prend chez soi et j'ai rencontré l'Abbé Pierre sur ce chemin ! Le chemin d'Emmaüs.

J'ai discerné longtemps à propos de mon appel évangélique consacré (ordonné ou religieux) ou laïc (simple chrétien affiché) et n'ai trouvé la Paix que quand j'ai compris l'appel profond de ma vie : « vivre avec des gens malheureux et rejetés, au nom de ma foi, en n'étant pas grand chose (sans titre ni fonction). Pas seulement les défendre en tant qu'avocat par exemple, comme je pensais le devenir après ma licence, ni être engagé avec eux comme consacré. Je suis un homme au milieu d'eux, chrétien affiché pour vivre, travailler, souffrir et tâcher de rendre heureux ceux qui ont si souvent échappé à la loterie du bonheur pour de multiples raisons. Et je peux dire que j'ai vu des miracles en 22 ans d'engagement ; la grâce de Dieu remet vraiment l'homme debout ! Emmaüs n'est pour moi qu'un outil pour rejoindre

les plus malheureux au nom du Christ qui habite en moi.

Et puis, j'ai compris en lisant l'Évangile que le Christ sortait du Temple pour "aller vers". Je crois être un membre de l'Église physique et catholique qui en est sorti (tout en y revendiquant mon appartenance) pour aller vers quelques brebis perdues. Là j'ai bien vu que DIEU m'avait personnellement appelé, mais aussi précédé en Galilée.

Je suis un peu inquiet pour cette jeunesse à qui l'on n'apprend plus beaucoup à s'engager dans la durée, mais je comprends ce changement d'époque et de société. Je me suis engagé à vie avec ceux qui souffrent (d'où mon engagement également à la Fraternité du Serviteur Souffrant de Freddy KUNZ). Ne pas avoir peur de souffrir pour aimer rend heureux. Dites aux jeunes que la contrainte est souvent synonyme de bonheur. Faire reconnaître la transformation de la vie d'un homme par l'amour de Dieu est souvent un cadeau intense et merveilleux qui n'a pas d'égal. ■



**Sandales d'enfants chinois,
symbole de la présence modeste
des Auxiliatrices en Chine depuis 1869.**

Fou comme la promesse de Dieu à Sara !

**par la communauté des Auxiliatrices
de Champs-sur-Marne**



**Marie-Odile, Jacqueline , Valérie,
Barbara, Marie-Anne, Isabelle
sur une plage de Normandie.**

Nous avons eu une rencontre sur le thème de ce numéro à la fin du mois de juin. Nous avons commencé par écouter ce que chacune avait à dire, puis dans un second temps nous avons échangé. Nous vous en partageons la dynamique.

Marie-Odile, 43 ans, entrée à l'âge de 25 ans, formation initiale de Chirurgien-dentiste, aumônier d'étudiants.

Qu'est ce qui fait que je m'engage ? Je crois que la réponse vient de mon enfance : vers 7-8 ans, j'ai pris conscience que mes

parents me faisaient des cadeaux et j'ai eu le désir de leur en faire à mon tour. Ce qui me donne le désir de m'engager est bien souvent ce désir de répondre à l'amour, à l'amitié qui m'est manifestée. M'engager dans la vie religieuse est du même ordre : c'est ma réponse à l'amour du Christ. C'est parce qu'il aime les plus pauvres, les plus oubliés, et ceux que j'aime mal ou difficilement que je peux croire qu'il m'aime aussi vraiment, avec cette part difficilement aimable en moi. Assez rapidement, j'ai compris avec étonnement que ma soif d'absolu et le désir d'apprendre à écouter en moi son Esprit demandait de m'engager dans une consécration totale plutôt que dans le mariage. Vivre en communauté donne un cadre qui met le Christ au centre. Le fait d'avoir rejoint les Auxiliatrices m'oblige régulièrement à dépasser les images que je me fais de Dieu. Notre diversité m'aide à m'ouvrir à Dieu qui reste toujours cet Autre que nous attendons. Cela ne se fait pas sans fatigue ni sans tentation : apprendre que la joie promise passe par des temps d'émondage prend toujours par surprise. Mais je peux dire cette parole du psaume : « *tu fis grandir en moi la force quand je répondis à ton appel.* » M'engager à vie repose sur la foi en la fidélité de Dieu. M'engager définitivement dit l'espace que je

veux laisser au Christ dans ma vie et le désir de me laisser conduire par son Esprit sans fuir trop vite les difficultés qui se présentent. Être engagée avec d'autres sœurs, c'est nous aider mutuellement à ne pas lâcher le chemin.

Isabelle, 47 ans, entrée au noviciat à 43 ans, infirmière de formation, aumônier d'hôpital.

J'ai commencé par éprouver le besoin d'un engagement définitif seulement à l'âge de 40 ans. Avant, je n'y avais jamais pensé. Je m'engageais à fond (aumônerie, infirmière, Médecin Sans Frontières)... sans question sur la durée. Il me suffisait d'être à fond là où j'étais, sans me sentir liée pour la suite. À 39 ans, a surgi une crise sur le sens de la vie à partir de la lecture d'articles sur des témoignages parlant d'avoir dit un « oui » il y a x années, dans le mariage ou la prêtrise. Je me suis sentie en décalage avec l'impression de n'avoir jamais dit oui en tablant sur le futur, que je n'étais pas enracinée. À partir de là, les questions sur le sens de la vie ont gagné en intensité, le problème du mal, avec une difficulté à croire aux promesses de

Dieu pour une vie bonne. ... J'ai choisi de faire une retraite pendant la semaine sainte et j'ai compris que déjà, comme infirmière engagée là où il y a le mal, la souffrance, la mort, je répondais à Dieu. J'ai compris que Jésus-Christ me demandait de vivre ce chemin avec lui, que je n'étais pas seule. J'ai alors dit oui, sans savoir encore comment je le mettrai en œuvre. Je lui ai donné deux ans pour y voir clair et deux ans après, je faisais ma candidature chez les Auxiliatrices. Un jour, seule dans l'oratoire j'ai dit oui à Dieu dans le célibat, sans témoin, pensant que ce oui serait définitif lorsque je pourrais le faire devant témoins lors d'une célébration de vœux. Mais avec le noviciat, je suis entrée dans une dynamique du provisoire dépendant de l'accueil d'autres femmes que moi-même, ce qui n'a pas été sans angoisses. Au noviciat, j'ai travaillé pour reconnaître comment cette parole donnée au Christ était vraie ; elle s'est précisée, colorée d'appels plus précis : être auxiliatrice et être aumônier d'hôpital. Le corps des Auxiliatrices a reconnu ce chemin, l'a entendu, et j'ai prononcé un engagement à la suite du Christ dans la congrégation pour trois ans. Aujourd'hui, je reconnais que le oui dit dans la solitude d'un oratoire était libre, qu'il constitue la pierre de fondation de mon cheminement actuel.

Valérie, rwandaise, 47 ans, entrée en 1986, enseignante de formation, bénévole au CISED¹ et auprès de sœurs âgées.

Pour moi, en peu de mots : engager ma vie, c'est pour une cause. Quand j'étais dans ma famille, engager ma vie fut une réponse concrète : faire une tâche, m'occuper de mes neveux, les laver, les mettre sur le dos, en réponse à une demande faite ! Il fallait répondre à cette tâche : bien faire, être fidèle ! Dans la vie de jeune fille, dans un mouvement de jeunes, j'ai été amenée à prendre des responsabilités. C'était de l'ordre d'aller jusqu'au bout de ce qui était demandé et d'être au service du mouvement. Avec ce que cela représentait comme décisions à prendre, mais aussi comme gestion de toute une équipe dans la concorde et la recherche de ce qui fait avancer chacun(e). Dans la vie religieuse, engager ma vie, c'est aussi pour une cause : être à la suite du Christ en guise d'action de grâce pour ce que Dieu a fait

1. CISED : Son objet est de soutenir les étudiants de l'université Paris VIII (Saint Denis) dans leurs études et dans leurs projets professionnels. Voir www.cised.fr.

pour moi, pour tout ce que j'ai reçu de LUI. Être à mon tour la joie, la consolation et une oreille attentive aux plus petits.

Pourquoi être "religieuse" ? Pour engager ma vie, dans un lieu, dans un corps, une communauté. J'aurais pu le faire en restant célibataire ou dans le mariage car les gens me disaient : ce serait bien que tu restes dans la vie, tu continuerais à aider ta famille et les jeunes... mais pour moi, c'était important de le vivre dans une communauté : lieu qui m'aide à m'enraciner dans mon engagement malgré les hésitations, les tempêtes et toutes sortes de difficultés ! Cela s'est vécu d'étapes en étapes comme pour le temps des "fiançailles", très important dans mon pays. J'ai connu les "Auxis" à 20 ans au lycée et à 23 ans, après mes études et le travail, un événement familial m'a contraint à retarder d'une année ma candidature pour mettre des choses au clair et pour ne pas être tiraillée par la suite. Aujourd'hui, je me rends compte que ce "oui" du départ m'aide encore dans les moments difficiles et de faiblesse, de vérifications et de remises en question. C'est à vie que j'engage ma vie, parce que c'est une réponse totale au Christ toujours présent dans mon histoire et dans ce que je fais.

Barbara, suisse allemande, 40 ans, infirmière de formation, entre au noviciat des Auxiliatrices en Autriche en septembre 2008.

S'engager à vie, pour la vie, la vie que Dieu m'a donnée, la vie que je veux vivre, ma vie... le commencement, c'est la prière de ma grand-maman et d'une tante grâce à qui je me suis ouverte à Dieu. À 15 ans, je voulais croire en Dieu, mais l'Église n'était pas attirante pour moi. J'ai commencé à lire la Bible et, en conséquence, j'ai décidé de consacrer ma vie à Dieu. À 22 ans, j'ai remis en question toute ma foi. J'ai bien senti que je voulais tout ou rien : soit la vie tellement enracinée en Dieu que ma foi résiste, même si tout le monde m'abandonne, soit je laisse tomber ma croyance et je vis comme mes amis incroyants. Les deux années de crise ont été dures. Je me suis sentie loin de Dieu, je ne savais plus s'il existait ou non – mais j'ai gardé le désir de Le rencontrer. Quelle joie le jour où j'ai pu dire : « *mon oreille avait entendu parler de toi, maintenant mon oeil t'a vu !* » J'ai fondé une communauté en lien avec des Églises protestantes où nous avons fait l'expérience de l'accompagnement de femmes en difficultés. Après, j'ai vécu seule et

plus tard, en communauté avec un couple. Mon rêve a toujours été de vivre en famille dans une communauté de famille. Pour ma grande surprise, Dieu m'a conduit vers les Auxiliatrices. Engager ma vie : être sur le chemin, être à l'écoute de l'Esprit, être ouvert, être avec d'autres... je crois bien que nous avons besoin de l'autre. Mon chemin se continuera peut-être avec les "Auxis", mais mes amis vivent le même engagement dans leur profession et dans leur famille. L'essentiel est de vivre tout près du cœur de Dieu et d'écouter sa pulsation. C'est un vrai défi pour notre monde actuel !

Marie-Anne, 41 ans, entrée à 32 ans, formation d'animatrice sociale et socioculturelle, actuellement ouvrière en bâtiment et femme de ménage à TAE² et conseillère-animatrice au CISED.

Cela va faire un an que j'ai prononcé mes vœux définitifs. Je mesure seulement maintenant ce que peut vraiment vouloir dire :

2.TAE = Travailler et Apprendre Ensemble - est une association qui a été créée en 2002 par le Mouvement ATD Quart Monde. Voir <http://www.tae-asso.org>

c'est pour toujours. C'est un nouveau chemin qui commence, un lâcher prise de chaque instant. J'ai l'impression, cette année, de ranger ma maison après la fête. Je me sens gauche pour ce "toujours" avec le Christ. J'aime découvrir sans cesse de nouvelles choses, nouvelles personnes et j'avais peur de m'encroûter. Mais je découvre que la vie avec lui est un constant renouvellement. Je vais de passage en passage, passages de la mort à la vie. S'engager pour la vie, c'est me laisser tout le temps façonner par Le Christ. C'est consentir à être aimée de Dieu. Quand je regarde mon histoire avec le Seigneur, je peux dire que j'ai beaucoup reçu. À l'âge de 18 ans, lors d'un coup de foudre dans la prière, je lui ai dit que je voulais lui donner ma vie. Mais plus tard, quand j'ai voulu entrer chez les "Auxis", j'ai dû attendre cinq ans car la prière ne le confirmait pas. Ce fut cinq ans de galère sans savoir ce que je devais faire. Mais le Christ a été près de moi. Ce fut 5 années rudes, mais de purification de ce "oui" pour Lui. Les auxiliatrices ont eu une grande importance dans ma vie car je les connais depuis longtemps. Aujourd'hui je vois aussi que c'est un corps malade, dans lequel il ne m'est pas facile parfois de vivre. À chaque moment un peu difficile, je me redis : je m'engage pour le Christ et peu importe où et

comment, du moment que je suis avec Lui. Il est important de dire que s'engager c'est aussi souffrir. Ce n'est pas toujours une partie de plaisir. Comme tout le monde, quand c'est trop dur, j'ai envie d'arrêter mais je veux gagner avec le Christ pour que la vie soit meilleure. La souffrance a du poids dans notre monde, le purgatoire, c'est bien ces passages de souffrance à la vraie vie. Nous sommes invitées à durer et à souffrir s'il le faut pour cela.

Jacqueline, 69 ans, 50 ans d'entrée au noviciat, formation d'assistante sociale

Engagement de 50 ans ! Je vois autour de moi des couples qui craquent, divorcent, y compris après 60 ans de mariage... c'est toujours pour moi une question : qu'est-ce qui se passe ?... je me suis dit que la vie n'est pas si simple, n'est pas un chemin tout droit ; et je me suis posée plusieurs fois dans ma vie la question : pourquoi je reste, pourquoi tenir ? Je vois autour de moi des couples assez admirables qui tiennent aussi ensemble malgré les difficultés ; cela m'aide à rester solidaire du choix fait, à assumer le réel du présent. J'ai eu plusieurs fois dans ma vie à refaire élection pour

l'aujourd'hui. C'est souvent la fraternité d'avec certaines de mes sœurs et ce réel que les familles ont aussi à assumer quand la maladie ou x problèmes surgissent dans le couple qui me permettraient alors de rechoisir, de continuer le chemin. Dans la passion de Jean Sébastien Bach, on entend un Pierre tout guilleret au début de sa vie, musique joyeuse et enlevée qui dit « *je te suivrai partout où tu iras* » avec allant et dynamisme... et puis on connaît la suite ; cela n'a pas toujours été si simple et cette marche triomphale devient plus humble, plus simple, touchant au réalisme bien concret de nos vies. Il y a alors à retrouver au fin fond de soi le fil rouge qui conduit sa vie ; faire mémoire de cela et le réactualiser. Un psaume dit : « *Apprends-moi, Seigneur, à bien compter mes jours* ». Que cela puisse être vrai dans cette fidélité au jour le jour tout humblement.

• • •

Dans un deuxième temps, nous avons rebondi sur quelques éléments. Nous avons respecté quelque peu le style oral :

Marie-odile (MO) : l'engagement définitif est dans un pari inouï, une promesse ; on accor-

de cette confiance ; il y a un côté irrationnel, cela nous donne une force intérieure mais pas un savoir. C'est lié à une confiance fondamentale.

Marie-Anne (MA) : la confiance accordée est essentielle. Enracinée dans le oui, elle permet de passer à une autre étape. C'est une fondation qui permet de construire. L'engagement est super important, autrement on ne se construit pas.

Isabelle : Je le vois plus comme un chemin d'unification. En relisant ce qui a précédé, l'engagement permet de voir qu'il y avait déjà enracinement, et que cela se fait à des niveaux différents au fur et à mesure de la vie.

Valérie : il y a aussi l'histoire et le contexte : l'expérience d'avoir passé une semaine en prison au Rwanda a éprouvé mes engagements. J'ai fait le choix de rester malgré les trahisons. Je l'ai fait car ma perspective est de donner réponse à Jésus Christ qui à son tour me donne la force et la grâce au jour le jour.

MA : Ce choix, cet engagement est régulièrement à recommencer et revenir à cela nous fait tenir. C'est quelque chose de fou comme la promesse de Dieu à Sara qui a dû mal à croire qu'elle va enfin enfanter. Quand en communauté on se frotte, on se fait mal, parfois on rit amèrement comme Sara.

L'ancrage en Christ nous entraîne à être libres et à supporter des relations difficiles. Il y a à suivre le Christ telle qu'on est avec Lui.

Valérie : Il y a aussi à "se dégager pour s'engager". Pour moi, c'est une histoire de la dot. Pour me sentir libre d'entrer dans la vie religieuse, j'ai payé en quelque sorte ma dot, mais sans le dire aussi franchement. J'ai offert une vache à mon frère. Je me prépare en ce moment à partir au Tchad. J'ai ressenti le besoin d'une année sabbatique pour prendre du large avec ce que je venais de vivre afin de pouvoir partir librement. J'ai découvert qu'en France, on vous demande ce que vous voulez faire ; nous au Rwanda, on doit rentrer dans des projets.

Isabelle : Nous avons des manières différentes de nous adapter. Je me sens aussi appelée à changer. Ce oui au Christ dans le corps des auxiliaires m'appelle aussi à me convertir, à évoluer dans ma relation à la parole, à apprendre à parler en "je". C'est un chemin de décentrement que je ressens parfois comme une mort.

MA : C'est vrai, je ne suis pas ce que je suis ; ce oui m'apprend plus que je n'étais. En rejoignant le Christ au fond de moi, j'enlève toutes les peaux que je me suis forgées ; je crois

fondamentalement que le Christ nous appelle à la divinisation.

MO : Même si notre vie nous semble normale, proche de celle des gens, c'est un chemin particulier qui n'est pas compris par tous. La présence de Dieu dans notre histoire, la confiance en la fidélité de Dieu donne un sens profond à nos

vies. D'autres vont nommer ce sens profond très différemment.

Barbara : pour moi c'est une richesse de vous entendre parce que je suis au début de mon parcours dans la vie religieuse. Ce n'est pas facile de montrer ce qu'est la vie religieuse, mes amis ne comprennent pas que c'est une vie normale. ■



Auxiliatrices en rencontre internationale

Pour mieux nous connaître : <http://auxifrance.cef.fr/>
Adresse de la communauté : auxichamps@free.fr

Tous ces fous de Dieu...



Jean-Christophe est séminariste à la Mission de France. En avril 2008, à la messe du dimanche de prière pour les vocations, il a dit ces quelques mots.

par Jean-Christophe HOUOT

Je voudrais commencer par vous faire une petite confidence... Mais surtout ne le répétez à personne.

Vous voyez le prêtre qui est assis derrière moi ? Eh bien, il est complètement fou ! Mais le pire, c'est qu'il n'y a pas que lui qui est complètement fou. Les bonnes sœurs, les diacres, les consacrés, eux aussi sont complètement fous. Et les couples mariés... je n'en parlerai même pas... Mais ces fous-là, je les admire.

Oui, j'admire tous ces fous de Dieu, tous ces gens qui, un jour, ont eu le courage et même la

force d'abandonner les soucis, la peur du ridicule, le stress dans leur cœur pour oser rendre présent Jésus-Christ, non pas à côté du monde, mais bien au cœur de notre monde.

C'est vrai, je le reconnais : ceux qui répondent à de telles vocations prennent de véritables risques. Mais risquer c'est vivre. Celui qui ne prend pas de risque ne fait rien, n'a rien, n'est rien. Alberto Hurtado, un jésuite d'Amérique latine, disait : « *Il vaut mieux avoir l'humilité d'entreprendre de grandes choses au risque d'échouer que de tomber dans l'orgueil de vouloir réussir en se repliant sur soi-même.* »

Alors osons prendre des risques. Osons nous lancer. D'ailleurs, Jésus ne nous a pas dit : « *viens, ta foi t'a sauvé* », mais « *va, ta foi t'a sauvé* ». Cela change tout !

Alors à mon tour, et comme tous ces fous de Dieu, je désire transmettre le goût de Dieu, l'espérance, la joie. Notamment à tous ceux qui se sentent perdus, exclus, oubliés. Redonner un zeste d'espérance à tous ceux qui ont le sentiment de

n'exister pour personne devient pour moi, non une préférence, mais une réelle priorité.

En effet, quand on a rencontré cela, cette pauvreté, je vous assure qu'on ne peut plus se contenter d'une vie tiède, plate et sans audace ; on ne peut plus se contenter de parler de la vérité sans jamais oser la vivre.

C'est pourquoi, aujourd'hui, je me sens vraiment appelé à partager la vie des plus pauvres. Et même si ce désir peut paraître démesuré, absurde, et complètement fou aux yeux de certains, pour moi, il me semblera toujours plus absurde de ne pas se lancer, de ne pas se risquer de peur de trop donner. Non, pour moi, une vocation qui n'est pas dépassante est déjà dépassée. Pitié, pas d'amour "guimauve" !...

Thérèse d'Avila disait qu'on n'avait pas le droit de minimiser les désirs qu'on avait reçus de Dieu. Alors si, aujourd'hui, j'ai le profond désir de partager la vie des plus pauvres, j'en rends infiniment grâce à Dieu. Et parce que ce désir n'est pas de moi, j'espère le garder à jamais au fond de moi. ■

Au risque d'y laisser sa vie



**Membre de la
Communauté Mission
de France, dans
l'équipe précarité,
salarié par la Caritas,
Alexis effectue
de nombreuses
missions humanitaires à l'étranger.**

par Alexis ADAM

En août 2006, j'ai eu le triste privilège de faire l'une des expériences que tout personnel humanitaire redoute : celle d'être évacué. Avec une vingtaine d'autres expatriés, ainsi qu'une bonne centaine de tamouls aux passeports étrangers, j'ai pris part à la première évacuation de personnel humanitaire et de ressortissants étrangers organisés par le CICR (Croix Rouge) lors de la reprise du conflit entre les tigres tamouls et les forces armées sri-lankaises, dans la Péninsule de Jaffna, au nord du Sri Lanka. Cette évacuation mettait fin, de manière inattendue et quelque peu brutale, à un peu moins d'un an de présence auprès de la Caritas de Jaffna en tant

que coordinateur d'un programme de réhabilitation post-tsunami. Une année, c'est bien peu. Et pourtant, même si je ne n'avais jamais appris la langue, et que le fossé culturel et social entre mes collègues tamouls et moi-même était abyssal, les difficultés traversées ensemble nous avaient humainement rapprochés. Il faut dire que, quelques mois auparavant, deux de mes collègues avaient été tués dans un attentat qui visait un convoi militaire. L'ensemble de l'équipe s'était soudée dans la traversée de cette épreuve. Et lorsque le conflit avait repris, la première réaction de mes collègues avait été de me dire que cette fois-ci, ils ne se sentaient plus isolés sur leur Péninsule comme cela avait été le cas lors des 25 années qu'avait duré le conflit précédent, puisque cette fois-ci nous – les étrangers – étions présents sur place et que nous témoignions au reste du monde de la souffrance endurée. Mais voilà, l'organisation à laquelle j'appartiens n'a ni la vocation, ni les moyens de travailler au beau milieu d'une guerre. J'ai moi-même demandé à partir, dès le premier jour, car je me retrouvais devant une situation inédite à laquelle je n'étais pas préparé. Mais le travail de secours auprès des populations s'est ensuite mis en place, et les membres de l'Église – dont ceux de la

Caritas – se sont organisés avec une efficacité sidérante. Parfois en y laissant leur vie, comme ce fut le cas pour un prêtre de paroisse. Et il m'a semblé trouver petit à petit ma place dans cet environnement que j'apprenais à maîtriser petit à petit.

Pourtant, je suis parti

J'ai laissé derrière moi cette Église et ces collègues, avec leurs souffrances, avec leur peur. Sans parler de s'y engager à vie, il était question d'y engager ma vie. Rester aurait comporté des risques et n'aurait rien changé à la situation immédiate de mes collègues. Mais j'avais – et j'ai toujours – le sentiment diffus que c'est auprès d'eux que j'avais été envoyé, que j'y avais une place, celle du compagnon. Et j'ai brusquement bifurqué, j'ai abandonné ceux avec qui je cheminai, au moment où soufflait la tempête. « Donner sa vie pour ceux que l'on aime »... Cela aurait-il eu un sens de prendre le risque de perdre sa vie là-bas, au mépris de mes proches ? Avec le prêtre avec lequel je travaillais, j'avais discuté à plusieurs reprises de la possibilité de partir. Il me rappelait toujours qu'il avait fait le choix de servir sa communauté, au risque de sa vie, mais que la mienné était ailleurs, auprès de mes

proches. Je me suis alors souvenu d'une intervention pendant l'une des sessions d'été proposées par la Communauté Mission de France à ceux qui vivent à l'étranger. J'y disais que le modèle "d'engagement à vie" des anciens n'appelait plus notre génération, plus encline à multiplier les expériences et à s'engager sur des champs précis, pour des temps plus ou moins longs. L'expérience éprouvée à Jaffna m'a posé beaucoup de questions quant à ce type d'engagement. Un engagement à vie comporte un discernement préalable, un projet à construire sur la durée, une fidélité. L'engagement qui est le mien dans le cadre de mon travail est de courte durée, sur des missions que je n'ai en général pas choisies, auprès de populations dont je ne savais pas grand-chose, et, surtout, sur des objectifs clairs et définis dans l'espace et le temps. La mission que j'avais effectuée au Kosovo, pendant quatre années, avait été de ce point de vue cohérente et très enrichissante. Coordinateur d'un programme de promotion d'un dialogue entre communautés serbes et albanaises au Kosovo, j'avais eu la chance de collaborer avec une vingtaine de jeunes salariés des deux nationalités, qui débutaient plus ou moins tous dans la vie professionnelle. J'ai fait l'expérience d'être leur responsable hiérarchique puis,

au fur et à mesure qu'ils devenaient autonomes, d'être en position d'accompagnateur. Chaque année, je souhaitais partir pour une (mauvaise) raison ou une autre – notamment celle d'aller vers d'autres lointains, "là où ça se passe" comme disent les humanitaires- mais je finissais par rester, jusqu'au moment où j'ai senti qu'il fallait vraiment partir, mais cette fois pour une bonne raison : ne plus entraver la marche en avant de l'équipe, laisser ceux qui étaient désormais en charge exercer leurs responsabilités sans être tenté d'intervenir. Le chemin pour y parvenir avait vraiment demandé de "lâcher prise".

Être présent dans un moment critique

L'aventure à laquelle j'avais eu la chance d'être associé avait abouti à construire une équipe autonome, capable de s'appropriier et de poursuivre un programme initié par d'autres. Dans ce cas, l'engagement de type humanitaire me semble prendre tout son sens (malgré les doutes et les questions que l'évolution de ce métier ne cesse de me poser) : être présent, sur un objectif précis, auprès d'une communauté pour la soutenir dans

un moment critique, puis s'effacer quand ladite présence n'a plus de pertinence. Ce type de présence peut servir une carrière professionnelle ou un projet personnel, comme elle peut s'y opposer et soulever bien des frustrations, tant du côté du travailleur humanitaire que de la population locale. Que de déceptions vécues chez les "humanitaires", surtout parmi les plus jeunes, estimant que leur travail n'est pas reconnu à sa juste valeur par les communautés auxquelles ils ont été envoyés – mais qui n'ont rien demandé de tel ! Que de malentendus avec les populations locales, lorsque les ONGs investissent massivement des moyens humains et financiers après une catastrophe, pour repartir ensuite sur d'autres fronts. Une collègue tamoule me répétait toujours : « De toutes les manières, dès que les événements tourneront mal, vous serez les premiers à partir. » Et elle avait eu finalement raison ! Je reviens à cette évacuation, qui ne cesse de me renvoyer la question de Jésus : « De qui suis-je le prochain ? » Comment articuler les engagements professionnels avec un projet de vie personnel où les amis et la famille aient toute leur place – la famille, c'est-à-dire celle que j'ai, et celle que nous

souhaitons construire avec Georgina, la femme que j'ai rencontrée peu après avoir été évacué, me faisant me projeter d'un projet professionnel à un engagement d'ordre privé ? J'ai le sentiment d'être le prochain des membres des équipes dans lesquels j'ai la chance de me retrouver. Nous grandissons ensemble, nous enrichissons mutuellement, comme dans un couple. Je suis aussi, et avant tout, le prochain de ceux qui sont le fil rouge de mon existence : ma famille, ma fiancée, mes amis, les copains de Mission. Ils m'aident à relire les missions successives et à essayer d'en faire petit à petit autre chose qu'une suite d'expériences destinées à bâtir une carrière. Ils donnent une cohérence à ma vie afin que celle-ci ne soit pas une addition d'engagements de courte durée mais puisse dire quelque chose de l'Espérance chrétienne : continuer à partager la vie de celles et ceux qui sont bâtisseurs de paix, au sens premier du terme, dans des lieux où l'humanité se déchire et se divise. Et pourtant, malgré les projets personnels qui s'annoncent, malgré la cohérence du projet professionnel, la question de savoir s'il fallait rester ou partir revient sans cesse. « Qui est mon prochain ? »... ■

Paroles de jeunes

recueillies par
Marie-Odile PONTIER



Jérémie et Claire sont membres de la Communauté de l'Espérance à Ivry ; Jean-Baptiste est membre de l'association Mission de France Jeunes ; Amélie est responsable du Service Jeunes.

LAC : Que veut dire pour chacun de vous le fait d'engager sa vie, de l'engager avec d'autres et que veut dire pour vous le fait de s'engager à vie ?

• **Jérémie, 25 ans, infirmier psychiatrique :**

Le mot "engagement" me renvoie à mon engagement chez les scouts. Cela fait appel à la prise de responsabilité, au respect de ce que sont les scouts. Mon dernier engagement date de mes 15 ans quand j'étais pionnier. Maintenant, je suis chef et je reçois à mon tour les engagements de jeunes pionniers. Je n'ai pas fait mon engagement de chef car je le vis dans la continuité de mon

engagement de pionnier qui est d'apprendre à se dépasser, à se respecter soi-même et à respecter les autres, à s'engager dans l'action et l'engagement par rapport à Dieu. C'est sur la base de cette promesse que je me suis engagé dans plein de choses comme, par exemple, dans la communauté de l'Espérance à Ivry avec la Mission de France. M'y engager veut dire y participer avec ce que je suis, y apporter mes compétences comme, par exemple, m'occuper des poissons rouges, des plantes, du jardin, de mettre ma touche personnelle. Ce qui me plaît dans ce projet, c'est l'aspect de la solidarité, de la rencontre, du vivre ensemble. C'est un lieu où m'impliquer, prendre des responsabilités. C'est dans la suite du scoutisme, je ne m'y sens pas étranger.

LAC : Et ton boulot ? Quel lien avec la notion d'engagement ?

Jérémie : La différence entre être "engagé bénévole" et "engagé au travail", c'est qu'on est payé ! On devrait être tous engagés au travail ! Pour moi c'est en faire plus que le strict minimum, que ce pour quoi je suis payé. Concrètement, c'est prendre du temps pour créer des projets avec les collègues, en acceptant de faire des heures supplémentaires

sans être payé. Avec des collègues, on est en train de créer des groupes de paroles et un atelier afin de monter un spectacle où le plus de monde possible puisse trouver sa place. L'année dernière c'était strictement musical, cette année on veut y associer du théâtre, de la jonglerie, etc.

LAC : Et comment résonne pour toi l'expression "s'engager à vie" ?

Jérémie : Cela fait déjà dix ans que je tiens mon engagement de scout. Pourquoi ne pas le garder toute ma vie ? Mais on n'est pas obligé de s'engager dans la même chose à vie. Je crois qu'on peut multiplier les engagements dans des lieux divers et finalement on sera engagé à vie. L'essentiel c'est de s'engager et d'être engagé dans ce qu'on fait. Il y a plein de choses à explorer, même si je crois que je vais encore poursuivre longtemps le scoutisme.

• Amélie, 27 ans, responsable du Service Jeunes de la Mission de France :

La vie est pour moi un engagement perpétuel. S'engager, c'est faire bouger des choses, d'autant qu'en vivant dans un pays occidental,

on a le pouvoir de le faire. Je suis engagée dans diverses associations de solidarité (CCFD, Max Havelar) pour qu'on change de mentalité ici en France, afin d'être plus solidaires des pays pauvres. Je viens aussi de m'engager dans le scoutisme alors que je n'en ai jamais fait. Ce sont des engagements forts car c'est pour transmettre les valeurs que je porte, c'est de l'ordre du quotidien. Mon engagement à la Mission de France s'est fait par hasard alors que j'étais en recherche d'emploi. Cela me permet de beaucoup cheminer, c'est donc un engagement à vie car cela touche à ma foi, à mon cheminement personnel, ce que je n'avais pas prévu. Ce qui se passe là touche quelque chose qui concerne toute ma vie. Je constate pourtant qu'en Église, ce n'est pas toujours évident. Le côté "col romain" et "vêpres et veillées d'adoration" me bloque par exemple. C'est l'Église que je n'ai pas envie de connaître car elle ne me donne pas envie de m'investir, tant elle est trop loin de mes recherches. Transmettre des valeurs, c'est cela pour moi l'important, tout en allant à la rencontre. C'est important dans notre monde individualiste. Vivre l'Église et la foi n'importe où, c'est cela que j'aime aussi à la Mission de France.

LAC : Utilises-tu aussi le terme "d'engagement" dans le fait de vivre avec quelqu'un, de mettre au monde ton premier enfant ? Ou est-ce que c'est une autre dimension de la vie pour toi ?

Amélie : Vivre avec quelqu'un et être maman s'est fait tout naturellement. À 27 ans, je ne me suis pas dit que je m'engageais avec quelqu'un. Aujourd'hui, je suis engagée par l'amour que j'ai pour ces deux êtres. Ce qui importe, c'est la vie que je partage avec eux. Le mariage ne me parle pas du tout. Je n'ai pas besoin de cela pour vivre avec mon compagnon. Le fait d'être maman est naturel. Je ne me dis pas que j'en ai pour 30 ans ou 40 ans ou toute la vie. Ce n'est pas la question pour moi.

• Jean-Baptiste, 27 ans, en recherche d'emploi :

J'ai vécu l'engagement principalement à travers des valeurs et au fait d'être au service dans l'action. Avant tout, l'engagement, c'est faire. Je suis militant et adhérent d'un certain nombre d'associations politiques et catholiques. Je suis particulièrement engagé dans une association qui aide à mieux comprendre les questions de consommation. Je rejoins par là les petites gens d'un quartier populaire. Je les aide quand ils ont des problèmes de loyer, de

facture EDF, etc. Mon engagement politique est le fruit de mon éducation, de l'exemple de mes parents. Aujourd'hui, c'est la politique qui prend un certain nombre de décisions et si on veut faire bouger les choses, il faut s'engager en politique. C'est un engagement très simple : adhérer financièrement, "tracter", coller des affiches et partager avec d'autres de temps en temps les questions que je porte. En tant que jeune, j'ai des choses à dire pour faire avancer, entre autres, les problématiques des jeunes, alors que les responsables sont des adultes d'un âge certain. Du côté professionnel, je m'oriente vers des boulots dans le social. Pour moi, un travail social ne peut s'envisager que si on veut s'y engager vraiment. J'aimerais un travail professionnel qui soit aussi un engagement, ce que j'ai déjà vécu à la JOC, dans une association d'insertion professionnelle et au Service Jeunes de la Mission de France.

LAC : Qu'est-ce qui a fait que tu ne souhaites pas poursuivre dans ta première orientation, la comptabilité ?

Jean-Baptiste : Quand j'ai commencé à travailler dans la comptabilité, je croyais que j'avais mon boulot à vie. Ce qui est important, c'est de pouvoir se dire tous les matins "chouette je vais tra-

vailler". La "compta", c'est génial, mais le contact avec les gens, la relation sociale, l'animation, c'est encore plus chouette ! Quand j'ai découvert cela, je me suis dit que je m'y épanouirais encore davantage qu'en compta. Mais j'aime toujours la compta. Si je ne trouve pas de travail dans le social, je retournerai à la compta, mais à condition d'être en relation avec des gens, de faire un travail de proximité en lien avec mes valeurs d'aller vers l'autre, d'aider son prochain. La question de l'engagement à vie est liée à ma foi. La confirmation a été pour moi un engagement important pour l'instant. J'étais lycéen. C'est pour moi de l'ordre d'un engagement à vie que d'avoir dit "oui, je confirme que je crois".

• **Claire, 23 ans, en recherche de travail :**

Comme Jérémie, je suis aussi engagée chez les scouts depuis l'âge de 8 ans. Et maintenant, je suis chef pour la branche pionnier-caravelle. C'est un engagement fort que je garderai sans doute toute ma vie car c'est important pour moi d'être là pour des jeunes, pour leur permettre de créer des projets, de voir autre chose que l'ordinateur et la télé. C'est quelque chose qui m'a beaucoup formée, ce rapport à la nature, cette idée d'être active et au ser-

vice. Je veux transmettre ça. J'ai aussi fait neuf mois de volontariat civil avec l'association Uni-cité, avec des projets dans l'inter-générationnel et dans l'environnement. C'était un engagement tous les jours pendant neuf mois, donc très intense. Mais prendre neuf mois pour ne faire que cela, c'est très concret et on voit qu'on peut agir pour changer les choses. Cela m'a confirmé dans mon désir de m'engager dans des associations pour être à l'écoute de l'autre et pour changer des choses. L'engagement à vie, je le vois dans le cadre de mon travail. Je cherche du travail : je veux travailler dans des centres d'accueil et d'hébergement pour les sans-abris afin de me mettre au service et à l'écoute de ces gens et améliorer leur quotidien. C'est important parce que ces personnes en ont besoin, même si c'est moins dans le but de faire bouger des choses.

LAC : Tu situes donc l'engagement à vie du côté professionnel. Est-ce que tu l'envisages aussi du côté relationnel ?

Claire : Oui, mais j'ai dû mal à parler de cela en public, c'est trop intime pour moi. Mais la famille, mes parents, mes frères et sœurs, c'est très important. Je me mettrai toujours en quatre pour elle. Mais je n'y pense pas comme un engagement

car cela coule de source. L'engagement, c'est quelque chose qu'on choisit, on choisit de s'y donner à fond. La famille, ce n'est pas un choix, cela coule de source, on n'est pas obligé de se forcer à y aller.

LAC : À la suite de cette écoute de chacun, l'engagement semble être pour vous le fait de rejoindre des gens étrangers à votre cercle de relation habituel pour transmettre avec eux les valeurs auxquelles vous croyez. Et au niveau des relations amoureuses et familiales de quoi s'agit-il ?

Jérémie : L'engagement dans un couple, ce n'est pas forcément le mariage. Le mariage c'est la cérémonie. C'est comme mon engagement chez les scouts : je suis engagé comme chef, mais je n'ai pas fait la cérémonie. Le mariage, cela serait m'engager devant ma famille et mes amis, mais dans un couple, l'engagement c'est au quotidien. L'engagement me renvoie à quelque chose de la souffrance car on prend des responsabilités et on "stresse", il y a des fois même où on se force. On accepte de vivre des moments difficiles dans l'engagement, dans le couple aussi.

Jean-Baptiste : Ce que tu dis m'interpelle, mais je suis célibataire et sans enfant. J'ai l'impression que pour toi, le mariage est enfermement. Je le vois plutôt comme une ouverture, comme un commencement. Je crois que l'engagement visible change quelque chose car cela permet d'être reconnu. L'engagement, c'est aussi vis-à-vis des autres, pas seulement à deux ou pour soi-même. Avoir un enfant, cela se fait naturellement, mais c'est aussi avoir un engagement à vie car c'est s'engager pour lui, vouloir le meilleur pour lui. Je crois que cela va plus loin que le fait de dire que c'est naturel. J'aime bien le mot "naturel", mais on a besoin de la reconnaissance des autres : être reconnu comme chef, être reconnu comme mari et femme...

Amélie : Le besoin de reconnaissance dépend des personnes. Je n'en ressens pas la nécessité. Je n'attends pas forcément de réciprocité lorsque je m'engage. Je suis dans l'objectif de m'enrichir personnellement. C'est la société qui veut que tout soit valorisé, c'est elle qui fixe les règles du respect. Si tu te fais aguicher dans la rue et que tu dis que tu es mariée, on te respecte, alors que si tu dis que tu vis avec quelqu'un, c'est pris comme n'ayant pas d'importance. Mais je n'ai pas envie de mettre de poids à ce que je vis, je préfère vivre de manière na-

turelle. C'est trop lourd si tu penses tout le temps à ce que tu devrais faire comme épouse et mère. Je préfère laisser faire et vivre mes sentiments comme ils viennent. Mes parents restent ensemble à cause de leur vie professionnelle, avec beaucoup de compromis et de conflits en continu. Je pense que le professionnel ne doit pas être une excuse pour rester ensemble.

LAC : Est-ce que vous voyez le mariage religieux seulement comme une contrainte ou bien comme aussi le fait de prendre appui sur l'amour de Dieu qui ne vous fera jamais défaut et engager votre foi que Dieu s'engage aussi vis-à-vis de vous ?

Amélie : Je suis totalement pour cette manière de considérer Dieu et le mariage. Mais c'est l'Église qui met un poids énorme sur l'engagement des couples. Or je crois qu'il vaut mieux se séparer que vivre la guerre. Me marier religieusement oui, mais si mon couple se sépare, il y a aura rupture avec l'Église. Ce côté-là est effrayant. On peut remettre en question sa foi et pas l'engagement de

couple : c'est paradoxal. L'amour je le vis tous les jours, donc le mariage n'est pas le plus important.

Jérémie : Je crois que l'Église est un moyen pour aller à Dieu, comme le sont l'Islam ou d'autres religions. Avec la Mission de France, je me réconcilie un peu avec l'Église. Mais je ne me mets pas la pression par rapport à l'Église, elle ne me fera pas me culpabiliser de ne pas aller à la messe tous les dimanches. Si je me marie, ce sera dans le lieu et avec le prêtre que je choisirai. L'Église sera le moyen de témoigner que mon mariage est en lien avec Dieu. L'engagement envers Dieu, je le vis de toute façon davantage dans la vie de tous les jours.

LAC : Et que pensez-vous de l'engagement à vie que font les prêtres et les religieuses ? Cela a-t-il du sens pour vous ? Cela vous parle-t-il positivement de la fidélité comme valeur ?

Jérémie : C'est tout à fait respectable. Mais je pense qu'ils sont bien préparés à cet engagement, qu'ils ont une bonne formation qui leur

permet de ne pas s'engager à la légère. Cela renvoie à l'importance de la préparation au mariage. Les gens qui s'engagent à vie sur un coup de tête, c'est dommage. C'est important d'y réfléchir avant. Et comment apprendre à se connaître sans vivre ensemble ? Il faudrait que l'Église évolue !

Jean-Baptiste : Pour moi, l'engagement religieux est au même niveau que celui du mariage. C'est un don tout entier de soi-même en relation avec le message évangélique de l'amour.

Amélie : Pour moi, c'est de l'ordre d'un appel, c'est l'envie d'une autre nourriture plus spirituelle, c'est de l'ordre de l'éveil. La fidélité commence quand on ressent qu'avec quelqu'un ça va durer, qu'on a envie d'être à son service et à son écoute. Mais je ne fais pas de comparaison entre ces deux engagements, car on ne recherche pas la même chose, on ne s'engage pas pour les mêmes raisons.

Claire : C'est super courageux que de s'engager pour toute une vie. Mais je pense qu'il y a forcément des moments de doute, la fidélité doit se vivre avec des hauts et des bas. L'engagement n'est pas forcément linéaire. ■



**Pensez à renouveler
votre abonnement pour 2009**

Amies et Amis,

Un grand merci à celles et à ceux qui l'ont déjà fait.

Vos abonnements permettent à la Lettre aux Communautés de poursuivre sa route, vous trouverez le bulletin à remplir page 75.

Nous remercions chaleureusement celles et ceux qui nous aident à la faire connaître.

Bien cordialement.

Le Comité de rédaction

L'engagement, la promesse et le don de soi



**Membre de la
Communauté Mission
de France, en équipe
de Basse Bretagne,
Pierre est formateur
dans son diocèse.**

par Pierre CHAMARD-BOIS

L'engagement résonne en de multiples échos dans notre langue. On peut s'engager sur un chemin de liberté ou dans une impasse. S'engager dans un parti, un syndicat ou une association. S'engager pour un temps ou pour toute la vie. S'engager à faire quelque chose ou à attendre un événement. S'engager vis-à-vis d'un ami, d'un époux ou d'une épouse, d'un supérieur.

Nous ne nous "engagerons" pas, dans cet article, à faire un tour exhaustif, ne serait-ce qu'au pas de course, de la notion d'engagement. Nous nous proposons de poser seulement trois questions : l'engagement est-il en voie de disparition

ou de mutation, en particulier chez les jeunes générations ? Sur quoi peut se fonder l'engagement ? Comment Dieu et les humains sont-ils engagés l'un envers l'autre ?

L'engagement à l'aune des mutations contemporaines

Des transformations considérables affectent depuis une dizaine d'années notre planète et la société où nous vivons. À tel point que les engagés de la première heure ne se reconnaissent plus dans ceux de la onzième, les jeunes générations. Ils peuvent même avoir l'impression que l'engagement se perd et que nous entrons dans un hiver de passivité, d'impuissance ou d'indifférence. Or il n'en est rien. Les individus hypermodernes que nous sommes plus ou moins devenus ne sont ni résignés ni insouciant. Ils ne se referment pas dans leur pré carré. Au contraire, ils n'ont jamais été autant accessibles à tout ce qui se passe autour d'eux, du cercle familial à l'humanité entière. Aussi ils doivent développer des stratégies à la fois de défense et

d'intervention adaptées aux nouvelles conditions de vie.

Pour expliciter cette formidable transformation, nous nous appuyerons sur neuf mutations de l'individu contemporain telles que les décrit le sociologue Olivier Bobineau¹.

1 – Le rapport à soi est profondément modifié. Devenir soi, totalement soi, est le principal critère d'authenticité. Il devient impensable de s'engager en s'automutilant (en se sacrifiant), aussi belle soit la cause. Car un tel type d'engagement serait faussé, au point parfois d'être source d'effets pervers pour soi et pour les autres. À ceux qui font preuve d'un engagement qui suscite l'admiration, on ne leur demande pas de le justifier, mais d'en témoigner *personnellement*. L'autobiographie remplace l'idéologie.

2 – Le rapport au corps a aussi basculé. La (bonne) santé est devenue un droit après avoir été une bénédiction. On a le corps qu'on mérite : si on le néglige ou le brutalise, si on ne l'améliore pas par toutes sortes de médecines, de chirurgies ou d'entraînements sportifs, on ne peut s'en prendre

1. Olivier Bobineau est sociologue des religions à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), directeur de l'Institut du Sens Politique. Il est l'auteur du livre *Quel satanisme pour la société*, Pygmalion, 2008. L'auteur de cet article s'inspire d'un ouvrage écrit en collaboration avec Mgr Dubost, à paraître en 2009 : *Grandir avec l'engagement*.

qu'à soi-même. Le corps est un bien propre : c'est d'abord à chacun de le gérer. Il est aussi le support d'un langage pour parler, se signaler, exprimer ses convictions ou ses réseaux d'appartenance (styles vestimentaires, tatouages, piercings...) Si on s'engage, on met son corps au service de cet engagement, en particulier en y affichant ses convictions.

3 – Le rapport aux autres s'est complexifié. L'autre n'est plus seulement ceux de « l'autre bord », de l'autre pays, de l'autre classe sociale. Tout autre que moi est un autre, même parmi les plus proches. Moi-même, je vis une *altérisation* intérieure, l'expérience d'être parfois étranger à moi-même, divisé car je suis en lien (professionnellement, par les loisirs, les liens familiaux) avec des mondes différents. Je suis condamné à une forme de solitude. Aussi, je suis à la recherche d'un peu de *même* autour de moi (du côté d'un ou deux amis complices, ou du côté de la famille proche). Quand je m'engage dans un collectif, j'assume seul la décision de cet engagement et ses conséquences.

4 – Le rapport aux choses se déplace aussi. Ma consommation me définit plus que mon activité productrice. Les institutions, traditionnellement lieux d'engagement comme les syndicats, les partis, les Églises, offrent désormais de multiples

services à leurs membres pour les fidéliser. S'engager dans une structure, c'est aussi, de plus en plus, être consommateur de ce qu'elle propose (stages, information, vacances différentes, réductions...).

5 – Le temps n'est plus perçu comme avant. C'est devenu l'étalon de mesure de mon existence. Combien de temps je passe à ceci ou cela ? Si on me propose de m'engager par exemple dans une association, je veux pouvoir évaluer combien de temps cela risque de me prendre par semaine. Et comme le temps manque toujours, on est piégé en permanence par l'urgence. S'il reste du temps pour s'engager, c'est pour parer au plus urgent, en laissant de côté tout ce qui nécessiterait de s'inscrire dans le moyen ou le long terme.

6 – La perception de l'espace d'existence s'est considérablement développée. La mondialisation a des conséquences visibles, palpables dans mon quotidien, par les biens que je consomme, l'information que je reçois, les musiques que j'écoute... La conscience aigüe que le local et le global se tutoient a pour conséquence de poser en permanence la question : comment se décline au niveau national, européen ou mondial l'action que je mène ici, près de chez moi, Des outils comme Internet permettent de coordonner en temps qua-

si réel des initiatives prises sur d'autres continents. On peut organiser sans difficulté des campagnes ou des boycotts mondiaux en quelques heures.

7 – **Il n'y a plus de valeurs absolues**, si ce n'est quelques grands principes (droits de l'homme). On n'accorde de la valeur à des idées, des comportements ou des croyances qu'après tests ou vérifications par soi-même. Sont accessibles désormais une grande palette de valeurs, visions du monde, styles de vie : chacun peut y trouver son bien, au gré des rencontres, du bouche à oreille, du hasard. L'opposition entre le bien et le mal est déclinée en un continuum passant par le pire, le plutôt mal, le moindre mal, le pas mal, le un peu mieux... selon l'expérience qu'on en a, les conséquences qu'on constate. Le gris aux multiples nuances changeantes remplace l'échiquier aux cases blanches du salut, ou noires de l'enfer. On comprendra que s'engager d'une manière exclusive et sans réserve pour une seule cause (fût-elle une religion) est perçu comme de l'aveuglement, de la naïveté ou du fanatisme.

8 – **Comment se perçoit et se définit le sujet de l'engagement ?** Non plus par son origi-

nalité propre, sa liberté et son indépendance (le sujet de la modernité) mais, depuis une quinzaine d'années, « *en s'appropriant des caractéristiques communautaires et affinitaires, celles de son quartier, de sa région d'origine, de sa langue, de sa culture singulière, de sa religion, de ses parents. Il se singularise en revendiquant ses appartenances* »². Foin des modèles tout faits, des figures de l'autorité. L'engagement est volontaire et affinitaire : s'engager devient synonyme de faire partie d'un réseau choisi librement, bien avant une éventuelle adhésion à un idéal ou un projet.

9 – Enfin, **le rapport au divin ou à une certaine transcendance a aussi bougé** : croire doit procurer des effets bienfaisants immédiats et non promis pour un avenir hypothétique. La quête spirituelle est celle d'un bonheur dans le présent et d'une universalité de valeurs très générales (la paix, le développement de soi pour chacun, l'écologie, les droits de l'homme). Ce qui s'en écarte (en particulier les religions trop instituées) est laissé de côté. L'engagement dans une quête spirituelle est fondé d'abord sur une fidélité à soi, en connexion avec des réseaux d'échanges et d'expérimentation.

2. O. Bobineau, inédit.

Bilan d'étape

L'engagement n'est pas mort. Il a changé de visage en adoptant des formes et des modes d'expression beaucoup plus variés, ouverts et changeants qu'auparavant. D'une manière générale, il est plus souvent sur le mode de la résistance que celui de la construction. En effet, aujourd'hui, ce qui motive l'engagement n'est plus vraiment un projet de société dont on peinerait d'ailleurs à en dessiner des contours nets. C'est plutôt une logique du survivre (à tous les niveaux : individuel, de la tribu culturelle, de la nation, de la planète).

Un engagement à vie est-il encore concevable ?

Dans une société où les institutions ou les structures étaient durables et survivaient aux individus, il était relativement aisé de s'engager à vie en restant fidèle au collectif dans lequel on était engagé.

Maintenant les lieux d'engagement sont plus éphémères. La pression sociale qui figeait les couples a diminué. La vie est faite de plusieurs âges durant lesquels on peut vivre plusieurs vies, alternativement seul et avec quelqu'un. S'engager à vie

est-il raisonnable dans un tel monde en mutation perpétuelle ?

Pour avancer, il nous faut approfondir la notion d'engagement. Pour cela, nous utiliserons la notion de *promesse*. Dans la vie courante, on distingue peu ces deux notions : on dit spontanément que promettre c'est *s'engager à*. Pour exprimer que plusieurs engagements différents peuvent honorer une unique fidélité, nous donnerons au terme promesse un sens plus précis qui s'oppose d'une certaine façon à l'engagement. Cela nous introduira aussi à ce que la Bible évoque sous ce terme de promesse.

La promesse n'est ni un serment ni un engagement en tant que tel

Dans un serment, c'est une instance extérieure qui donne du poids au serment (le Drapeau, la Constitution, le Parti). On jure toujours *au nom de*.

L'engagement se caractérise par une situation de référence. On peut se trouver dans l'incapacité de tenir un engagement, car la situation a changé au point de le vider de son contenu. Si je m'engage à prêter une somme d'argent et qu'un revers de fortune fait que je ne possède plus cette somme,

j'ai une excuse valable pour ne pas tenir cet engagement. Si j'épouse un conjoint et que je découvre après coup qu'il (ou elle) est homosexuel, je peux demander que le mariage soit annulé. L'engagement libre suppose une connaissance minimale du contexte dans lequel il est pris. Implicitement, un engagement a des limites, ne serait-ce que celle de la mort de celui qui s'engage. Quand on s'engage, on est sur le registre de l'action dans une situation donnée : on s'engage à faire quelque chose, à vivre avec quelqu'un, à travailler à un projet ou une cause dans un cadre donné.

La promesse, telle que nous la définissons ici, ne met pas en jeu l'action. Précisons-le tout de suite, c'est un *acte* qui consiste à donner. À donner sa parole, non pas au sens du serment, mais dans le sens où **donner sa parole, c'est se donner soi-même dans sa parole**. Dans la promesse, dire c'est faire. Il ne s'agit donc pas de faire ce qu'on a promis, mais d'être celui qui s'est livré dans sa parole. Une promesse n'a pas à proprement parler de contenu : elle est un acte posé qui implique la personne sans référence à un contexte particulier. « Quoi qu'il arrive, je promets d'être (plutôt que de faire)... ». Dans le mariage, on exprime parfois cela dans une expression : *pour le meilleur et pour le pire*.

Dans la promesse, rien ne compte que la parole en tant que donnée (à quelqu'un ou un groupe fondé lui-même sur une promesse).

Bien sûr, la promesse n'exclut pas l'engagement. Mais elle ne s'y réduit pas. Une promesse pourra être tenue dans des engagements successifs, sous des formes parfois imprévisibles. Une promesse prend progressivement corps à travers des engagements qui peuvent même apparaître contradictoires si on les mesure à l'aune d'une logique d'engagement. Dans certains cas, pour rester fidèle à une promesse, on peut ne pas tenir un engagement.

À quoi reconnaît-on une promesse ?

Pour celui qui promet, elle se reconnaît à une joie profonde (qui n'est pas une satisfaction, un soulagement, ni même un bonheur passager). Une joie qui s'accompagne de l'expérience de naître à une vie nouvelle. Une promesse arrête le temps qui passe en tant qu'elle inaugure un nouveau temps incapable de l'éroder. Au contraire, plus le temps passe, plus la promesse, qui en est l'origine, est fondatrice et engendre de la nouveauté. Le temps de la réalité, le temps chronologique, passe. Le temps de la vérité, celui de la promesse, arrive. Une pro-

messe ne se renouvelle pas (cela supposerait qu'elle s'use avec le temps) : elle s'actualise dans le temps qui vient.

Pour ceux qui sont témoins d'une promesse donnée, c'est l'expérience d'être devant quelque chose qui les dépasse, appelant à un respect inexprimable. Quand quelqu'un se donne dans sa parole, toute autre parole, à ce moment-là, apparaît comme bien légère.

Se pose la question du mérite de celui, de celle ou de ceux à qui on donne sa promesse. S'il apparaît comme indigne, irrespectueux, voire traître, est-on relevé de sa promesse ? Non, car ce serait confondre échange et don. La parole donnée n'est pas dépendante de celui ou celle à qui elle a été donnée. Sinon, on tombe dans le commerce : ma parole contre la tienne. La promesse est absolument gratuite. Ce qui ne veut pas dire indifférence. On pourrait même aller jusqu'à dire que, si le destinataire de la promesse ne tient pas parole, c'est alors que s'impose le fait de tenir la sienne de son côté. Plus l'autre semble indigne de la parole que je lui ai donnée, plus je ressens la nécessité de tenir parole.

Recevoir une promesse est une grâce. La question de la mériter ou pas est hors de propos.

Elle est un appel (et non une obligation) à répondre par une promesse en retour.

Avec ce que nous venons d'établir, **est-il possible à un être humain de promettre ?** Oui, et ceci indépendamment de toute foi religieuse. C'est, à notre sens, une donnée anthropologique fondamentale. On en trouve des témoignages dans beaucoup de cultures, à des époques différentes. C'est sans doute le propre de l'être parlant de pouvoir ainsi se donner dans sa parole. Une parole qui ne tient pas par son contenu, mais par celui qu'elle engage. Ce n'est pas ce qu'on promet qui est important (sinon on est seulement dans l'engagement), c'est le fait même de promettre, de poser un acte qui nous dépasse dans le sens où il devient notre avenir. On est loin ici des « promesses électorales » que nous échangeons parfois ! Il y faut une maturité, un discernement de ce qui est en jeu. Il n'y a pas de demi-promesse. Il n'y a que des promesses qui n'ont pas encore donné toute leur fécondité. Promettre est impossible du point de vue de la maîtrise de ce qu'on croit engager : « Je ne peux promettre parce que je ne sais pas à quoi je m'engage. » Mais c'est justement parce qu'on ne sait pas à quoi on s'engage qu'une promesse est un acte d'engendrement à une vie qui n'est pas limitée

par la mort. Car, même la mort ne peut tenir de justification au fait de se refuser à promettre. La mort ne peut faire disparaître une parole donnée, même s'il n'y a plus personne pour l'incarner. La promesse tient au-delà de la mort du sujet.

Une vie qui n'est pas inscrite dans une promesse n'est pas pour autant inhumaine. Elle est simplement inaboutie. Une promesse peut toujours y être inscrite, car elle récapitule par définition ce qu'on a été dans ce qui vient.

Bilan d'étape

De toute façon, on est toujours engagé, disait Sartre. Engagé dans une existence, dans des situations, dans une famille, un milieu professionnel. La question est alors celle-ci : les engagements dans lesquels nous sommes pris ou que nous prenons sont-ils l'expression, la traduction, l'incarnation d'une promesse ou sont-ils de simples actions, aussi moralement satisfaisantes soient-elles ? Il y a sans doute toujours quelque chose qui nous pousse à nous engager, qui n'est pas rationalisable. S'interroger sur la promesse, c'est faire un pas vers une plus grande liberté : on n'est plus *poussé à*, mais on *se donne*, avec la confiance qu'une parole donnée, comme la vie, peut « tenir ses promesses ».

On ne peut s'engager à vie. Par contre, on peut promettre, c'est-à-dire donner sa vie en donnant sa parole.

Notre chemin n'est pas terminé. La Bible a peut-être aussi des choses à nous faire entendre en résonance, nous l'espérons, avec ce que nous venons de voir.

Alliance, promesse et révélation du Fils

Dans le premier Testament, Dieu conclut des alliances : avec Noé, avec Abraham, avec le peuple d'Israël. S'agit-il d'un engagement réciproque ? Avec Noé et sa descendance (Gn 9), clairement non : Dieu s'engage seul, face aux humains et à tout vivant de la terre. Aucun d'eux ne répond. Avec Abraham (Gn 15), Dieu s'engage seul. Mais ici, Abraham fait confiance, il croit. C'est une forme de réponse. Avec le peuple d'Israël (Ex 19), au Sinaï, le peuple répond explicitement : « Tout ce que le Seigneur dit, nous le mettrons en pratique. » Et c'est le don de la Loi, qui constitue les termes de l'alliance. Il semblerait qu'on en arrive à un donant-donnant. D'un côté le don d'une terre, d'une

prospérité, du bonheur ; de l'autre, le respect de la Loi (et les prophètes ne se privent pas de le rappeler). En fait, si on y regarde de plus près, on n'a pas affaire à une alliance au sens habituel du terme : quand le contractant Israël ne respecte plus les termes de l'alliance, celle-ci n'est pas rompue. Elle est simplement suspendue du fait que l'un des protagonistes n'est plus en mesure de jouer son rôle. Dès qu'il reprend contact, l'alliance est réactivée par le pardon.

Ainsi, dans le mot d'alliance, on n'a pas affaire à un engagement réciproque comme le sens commun l'entend : quand l'un défaille, l'alliance est caduque et l'autre est libéré de son engagement. Alors, de quoi s'agit-il ?

Le terme de promesse semble plus parlant pour définir ce qui est en jeu. À Abraham, Dieu fait la promesse d'une descendance, d'un pays, d'une reconnaissance universelle³. Sans autre contrepartie que de faire confiance à celui qui promet qu'il tiendra parole. Mais si on se concentre sur ce qui est promis, on comprend le cri du psalmiste qui trouve que son Dieu tarde à tenir sa promesse, au sens d'un engagement à donner ce qui est promis

ou à préserver ce qui a été donné. La promesse divine apparaît comme conditionnelle : « Si tu n'es pas en état de recevoir dans de bonnes conditions ce que j'ai promis, je diffère ma promesse. J'ai tout mon temps (l'éternité). Je suis patient. À toi de me prouver que tu es digne de recevoir ce que je t'ai promis. » On frise le chantage. Le don sous condition n'est plus un don. Mais c'est ainsi que nous pouvons percevoir la promesse : nous ne comprenons pas que ce qui a été promis a été effectivement donné, à cause de l'idée qu'on se fait de ce qui a été promis. Il y a malentendu et mal entendu dans le fait que ce qui est donné ne correspond pas à ce qu'on espère.

Le second Testament révèle la nature profonde de la promesse

Ce qui est promis sous les figures d'un pays, d'une descendance, d'une prospérité, est révélé, non comme une chose donnée, mais comme le don que Dieu fait de lui-même. Ce don, c'est le Fils. Quand Dieu parle, il promet, et quand il promet, il se donne dans sa Parole. Le Père se donne en son Fils. Et cela révèle ce qu'il est pour nous.

3. Gn 12. « *En toi seront bénies toutes les familles de la terre.* »

Depuis la fondation du monde, Le Père se donne en sa parole (la création par la parole est une auto-donation). Il ne cesse de se donner. Israël dans son histoire en a une perception réelle et il en a laissé des indices dans les premières Écritures. Mais cette perception restait souvent voilée. « *Après avoir, à bien des reprises et de bien des manières, parlé autrefois aux pères dans les prophètes, Dieu, en la période finale où nous sommes, nous a parlé à nous en un Fils qu'il a établi héritier de tout, par qui aussi il a créé les mondes.* » (He 1, 1)

Quand une telle promesse (au sens que nous avons proposé précédemment) m'est faite, **il ne s'agit donc pas d'attendre ce qui est donné, mais d'entendre que celui qui se donne dans sa parole attend que naisse quelqu'un pour y répondre.** Ce quelqu'un qui est déjà secrètement celui que je serai, si je réponds à la voix qui m'appelle à sortir du tombeau⁴.

Le Père, donnant tout ce qu'il peut donner en sa Parole-Fils, attend le retour vers lui de ce Fils avec un Corps ressuscité recueillant en lui tous les humains. En quoi ces derniers peuvent-ils être par-

ticipants de ce corps de résurrection ? Par la seule réponse qu'on peut faire à quiconque s'offre dans sa parole : se donner en retour, en toute confiance, par ces simples mots qui disent tout quand ils sont prononcés du plus profond de soi : « Me voici. » C'est un acte de liberté suprême. Ce don réciproque en Christ que nous pouvons nous faire les uns les autres est ce que Paul décrit comme être « *ordonnés les uns aux autres* » (Ephésiens 5, 21).

Un tel don de soi se concrétise dans des engagements de formes diverses et susceptibles de changer selon les circonstances. Confondre la promesse et l'engagement, ou celui qui se donne avec ce qui le figure (ce qui est donné), conduit à une impasse. Un exemple en est quand on prétend s'engager au service de la construction du Royaume de Dieu : tel que Jésus en parle, il n'est pas à construire, mais à accueillir. Car il est un don et non une amorce de quelque chose qui serait à développer ou à faire fructifier. Les fruits du Royaume sont sous nos yeux : les aveugles voient, les boiteux marchent, les captifs sont libérés. S'y engager, c'est l'accueillir. S'y engager engage toute l'existence.

4. Comme Lazare sortant du tombeau à l'appel de Jésus, dans l'évangile selon Saint Jean.

Accueillir, en se donnant à celui qui vient et à ce qui s'engendre entre nous, est peut-être le secret de tout engagement gratuit, expression d'une promesse. Engagements discrets comme le service de proches ou de plus lointains, engagements publics comme dans le couple ou le ministère ordonné, engagements fraternels dans des collectifs. Engagements toujours renouvelés par la promesse qui les fonde. Il n'y a pas de hiérarchie entre les engagements. Il n'y a que cette promesse, don originel, réponse filiale à un don qui procède à notre venue

au monde. La promesse traverse la mort qui semble sonner le glas de tout engagement, car elle ouvre à l'engagement ultime, celui d'être totalement incorporé au Corps du Fils.

« Le mystère du Christ n'a pas été communiqué aux fils d'hommes des générations précédentes comme maintenant il a été révélé à ses saints apôtres et prophètes par l'Esprit : il est que toutes les nations sont, ensemble, héritières, incorporées et participantes de la promesse en Christ Jésus, par l'Évangile. » (Ephésiens 3, 6) ■

Qui nous séparera de l'amour du Christ ?

présenté par
Jean-Marie PLOUX

C'est aux courants existentialistes que nous devons la vogue du thème de l'“engagement”. L'engagement fut d'abord celui de la vie dans la Résistance, puis celui de la liberté quand l'homme, assailli par le sentiment de l'absurdité du monde dans lequel il était “jeté” devait, pour lui donner sens, jouer cette liberté à laquelle, disait Sartre, il était condamné. Il serait donc tentant d'aller chercher des “sources” dans les œuvres des existentialistes, par exemple Gabriel Marcel ou Emmanuel Mounier du côté chrétien, Jean Paul Sartre ou Albert Camus du côté de l'Absurde.

Dans la Tradition chrétienne, la Source dont toutes les autres dérivent est évidemment celle de Dieu lui-même, engagé dans son Alliance avec le peuple de la Bible et dans la singularité du Christ.

Il faudrait recopier ici l'hymne de l'épître aux Philippiens, ch. 2, 6-11, dont on peut espérer qu'il est dans toutes les mémoires. Il faudrait y joindre quelques passages de l'épître aux Hébreux en particulier celui-ci : « *Tout Fils qu'il était, il apprit par ses souffrances l'obéissance.* », à condition de comprendre qu'il s'agit pour lui d'obéir à la condition humaine et non à un Dieu sadique... Ou encore le chapitre 12, 1-3.

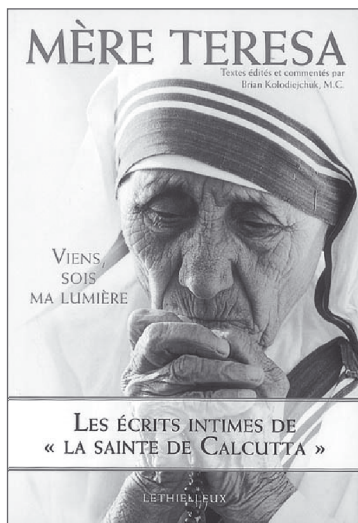
Mais puisque cette année est consacrée à la mémoire de saint Paul, nous vous proposons de relire dans l'ordre :

- Le chapitre 2 des Galates qui se termine par ces mots : « Avec le Christ je suis crucifié ; je vis mais ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. Car ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m' aimé et s'est livré pour moi » (Ga 2,19-20)
- L'épître aux Philippiens I, 20-26 et 3,4-16 qui reprend ce thème.
- Et pour terminer nous vous invitons à relire Romains 8,31-39 qui dit magnifiquement le fondement de l'engagement de Paul et du nôtre :

« Que dire de plus ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Lui qui n'a pas épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous tous, comment, avec son Fils, ne nous donnera-t-il pas tout ? Qui accusera les élus de Dieu ? Dieu justifie ! Qui condamnera ? Jésus Christ est mort, bien plus il est ressuscité, lui qui est à la droite de Dieu et qui intercède pour nous ! Qui nous séparera de l'amour du Christ ? La détresse, l'angoisse, la persécution, la faim, le dénuement, le danger, le glaive ? selon qu'il est écrit : A cause de toi nous sommes mis à mort tout le long du jour, nous avons été considérés comme des bêtes de boucherie. Mais en tout cela, nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés. Oui, j'en ai l'assurance : ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni le présent ni l'avenir, ni les puissances, ni les forces des hauteurs, ni celles des profondeurs, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus Christ notre Seigneur. »

Mère Teresa : Les écrits intimes de "la Sainte de Calcutta"

Textes édités et commentés par Brian Kolodiejchuk MC



Présenté par Antoine CARLIOZ

1962 – « Maintenant Père, depuis 49 ou 50 ans, ce terrible sentiment de perte, cette nuit muette, cette solitude, ce continuel manque de Dieu me donne cette souffrance profonde en mon cœur. Cette nuit est telle que je ne vois pas, ni par l'esprit ni par la raison. La place de Dieu en mon âme est vide, il n'y a pas de Dieu en moi. Lorsque la souffrance du manque est si grande, Dieu me manque, me manque. C'est alors que j'ai le sentiment qu'il ne veut pas de moi, qu'il n'est pas là. Dieu ne veut pas

de moi. Parfois je n'entends rien que mon cœur qui gémit « mon Dieu », et rien d'autre ne sort. Cette torture, cette souffrance, je ne peux l'expliquer. » Mère Teresa : Les écrits intimes de la "Sainte de Calcutta". Textes édités et commentés par Brian Kolodiejchuk MC

J'étais aux USA l'an dernier lorsque Dominique Fontaine me demanda de me procurer le recueil, tout récemment publié, des lettres de Mère Teresa de Calcutta à ses confesseurs et à son

* Traduit de l'anglais par Cécile Deniard et Delphine Rivet, Éditions Lethielleux, Paris, mars 2008, 444 pages.



évêque¹. « Peux-tu le lire et nous en faire une recension, en particulier sur ce qu'il en est de la proximité de son expérience spirituelle avec celle de Thérèse de Lisieux, car il ne sera traduit en français que dans un an ? »

J'abordais cette lecture sans enthousiasme, refroidi par l'icône assez conservatrice de Mère Teresa dans le catholicisme de la fin du XX^e siècle. J'abordais ce récit avec ma foi malmenée, fragile. Marqué moi-même par la nuit de la foi. Je fis ainsi la découverte d'un aspect fort bien caché de la vie spirituelle de Teresa de Calcutta : elle a passé les cinquante dernières années de sa vie à douter de l'existence de Dieu.

Une profonde et longue nuit de la foi.

Son entourage ne l'a jamais su. Seuls quelques prêtres, et l'arche-

vêque de Calcutta, l'ont su par les lettres qu'elle écrivait. Elle demandait que ces lettres soient détruites. Pourtant son itinéraire spirituel est extrêmement riche, pour le monde et pour l'Église – et heureusement ses confesseurs n'ont pas détruit toutes ces lettres, sentant la stature humaine et spirituelle hors du commun de Teresa de Calcutta. Ses écrits révèlent une immense profondeur qui la place parmi les grands mystiques de l'Église. Elle écrit en anglais, dans un style simple et sans élaboration. Des phrases parfois sans verbe, égrenant les sentiments intérieurs.

1955 – à l'archevêque. « Priez pour moi, car en moi tout est froid comme la glace. Seule cette foi aveugle me porte, car en réalité tout est ténèbre pour moi. Il y a tant de contradictions en mon âme. Une soif si intense que c'est une souffrance

continue – et pourtant je ne suis pas voulue par Dieu – repoussée – vide – pas de foi – pas d'amour – pas de zèle – aucune attirance pour les âmes – le ciel ne signifie rien – pour moi c'est comme un lieu vide – la pensée de ce lieu ne signifie rien pour moi – pourtant cette soif torturante pour Dieu – Priez pour moi que je continue à lui sourire malgré tout cela. Car je n'appartiens qu'à lui – et il a sur moi tous les droits. Je suis parfaitement heureuse de n'être personne, même pour Dieu. »

En compilant ces lettres et en éditant ce livre, conformément aux engagements de la communauté, le père Brian Kolodiejchuk finit par connaître ce secret alors connu seulement de quelques personnes, dont son évêque et ses conseillers spirituels. Membre de la congrégation des Missionnaires de la charité fondée par mère Teresa, il

1. *Mother Teresa : Come be my Light*, Mère Teresa et Brian Kolodiejchuk, 2007, Double day ed.



était proche de cette dernière. Il a d'ailleurs activement œuvré pour sa béatification. « Je n'ai jamais lu la vie d'un saint où le saint vivait dans une obscurité spirituelle si intense. Personne ne savait qu'elle était aussi tourmentée. Cela va donner une nouvelle dimension à la perception que les gens avaient d'elle. »

Ne rien refuser à Dieu

Agnès Gonxha Bojaxhiu est née le 26 août 1910 à Skopje, alors ville de l'Empire ottoman. Désirant être envoyée en Inde, elle rejoignit d'abord le couvent de l'ordre missionnaire des sœurs de Notre-Dame-de-Lorette en Irlande, en septembre 1928, où elle fut admise comme postulante.

Elle arriva en Inde en janvier 1929. Après deux années de noviciat à Darjeeling, Agnès prononça des vœux temporaires et reçut le nom de Sœur Teresa. Elle était marquée par l'autobiographie de

Thérèse de Lisieux, et la bulle de canonisation dans laquelle le pape Pie XI écrit : « Inspirée par l'Esprit Saint, Thérèse chercha à vivre le plus saintement, et résolut de garder jusqu'à la mort la promesse de ne rien refuser à Dieu. » C'est dans les mêmes termes que sœur Teresa prononça des vœux privés en 1942, après 14 ans de vie religieuse. De 1931 à 1937, elle enseigna la géographie à l'école Sainte-Marie tenue par les sœurs de Notre-Dame-de-Lorette à Calcutta. Elle prononça ses vœux définitifs le 24 mai 1937 et devint directrice des études en 1944.

L'appel dans l'appel

Le 10 septembre 1946 est le jour où tout changea dans sa vie : au cours d'un voyage en train de Calcutta à Darjeeling qu'elle rejoignait pour la retraite annuelle de sa communauté, elle reçut ce qu'elle appela "l'appel dans l'ap-

pel" : le désir de servir au nom du Christ les plus pauvres. C'est une période de grande intimité avec Dieu, en particulier avec la souffrance du Christ qui, sur la croix, crie « j'ai soif ».

La vocation de Teresa à rejoindre les pauvres de Calcutta se fonde dans l'appel qu'elle entendit : « *J'ai soif de toutes ces âmes qui souffrent et qui pèchent. Je te prie de les amener à moi.* » « *Je veux des sœurs missionnaires de la Charité, pour porter le feu de mon amour au milieu des pauvres, des malades, des mourants et des enfants. Les pauvres, je veux que tu me les amènes, et que les sœurs qui voudront offrir leur vie comme victimes de mon amour, elles amènent ces âmes à moi. Donne-moi les âmes de ces pauvres petits enfants des rues, souillés par le péché ! Comme ça fait mal ! Si seulement tu savais, tu répondrais et tu amènerais à moi ces âmes. Je languis*



pour la pureté de leurs âmes. Tire-les des mains du mauvais. Il y a plein de sœurs pour s'occuper des riches, mais pour mes très pauvres, il n'y a absolument personne. Pour eux je languis, car je les aime. Ma bien-aimée, porte-moi dans les trous des pauvres, sois ma lumière. Je ne peux pas y aller de moi-même, ils ne me connaissent pas. Porte-moi au milieu d'eux. Comme il me tarde d'entrer dans leurs sombres maisons sans joie. Sois leur victime. Par ton immolation, ton amour pour moi, ils me verront, me connaîtront, me chercheront. »

La fondation d'une telle œuvre ne fut pas sans poser difficulté. Il s'agissait en effet d'obtenir d'abord l'autorisation de quitter sa congrégation, puis d'en fonder une autre. Elle eut toujours le soutien de l'archevêque de Calcutta, Mgr Ferdinand Perier, qui, étant donné le caractère extraordinaire de cette exclaustation, en référa aux auto-

rités romaines. Le Pape Pie XII lui accorda la permission requise (avril 1948) et Teresa put quitter l'ordre des sœurs de Notre-Dame-de-Lorette pour se consacrer aux pauvres des bidonvilles. Cette même année, Sœur Teresa recevait la citoyenneté indienne. Le 17 août 1948, elle quittait définitivement son couvent de Calcutta et s'installait dans un bidonville (à Taltola) avec quelques autres religieuses qui l'avaient suivie. Rapidement des jeunes filles éprises de service évangélique se joignirent à elles. Teresa décida alors d'organiser le groupe en lui donnant une ligne de vie religieuse et des constitutions. On y trouve cet appel à « étancher la soif du Christ pour le salut des âmes. » C'est la fondation de la congrégation des Missionnaires de la Charité, établie officiellement dans le diocèse de Calcutta le 7 octobre 1950. Elle porte dorénavant le nom de Mère Teresa.

Un élément central de sa mission

L'expérience de la ténèbre, après un tel degré d'union à Dieu, fut pour elle non seulement une surprise mais une terrible blessure : incapable de ressentir Sa présence comme auparavant, elle prit peur et l'attribua à son péché et à sa faiblesse. Elle se demandait si elle avait pris une mauvaise direction.

C'est avec l'aide de ses accompagnateurs qu'elle parvint peu à peu à percevoir que cette expérience intime douloureuse pouvait être un élément central de sa mission. Dans une communion à la croix du Christ, en particulier à son cri « j'ai soif ! » dans lequel le Christ dit sa soif pour l'amour et le salut de tout être humain. Peu à peu, elle accepta de reconnaître dans cette mystérieuse souffrance une empreinte de la passion du Christ sur son âme.



Poursuivant sa mission de répandre l'amour auprès des plus pauvres, mère Teresa accédait à une profonde compassion et identification avec eux. « *La situation physique de mes pauvres abandonnés dans les rues, indésirables, mal aimés, délaissés – est l'image fidèle de ma propre vie spirituelle, de mon amour pour Jésus, et pourtant cette terrible douleur ne m'a pas fait désirer qu'il en soit autrement – Au contraire, je veux qu'il en soit ainsi aussi longtemps qu'Il le voudra.* » Sans sa nuit intérieure, pauvreté spirituelle, cette soif d'être aimée sans retour d'amour apparent de Dieu, Mère Teresa n'aurait probablement pas pu être aussi proche

de la déréliction des plus pauvres: « *Nous aussi, nous devons faire l'expérience de la pauvreté si nous voulons être de véritables porteuses de l'amour de Dieu.* »

Pour ceux qui sont dans les ténèbres

Des différents aspects de son expérience spirituelle, cette nuit intérieure fut sans doute la plus difficile à affronter. Le calvaire du Christ sur la croix, et le calvaire des pauvres de Calcutta. Un temps, il a été dit dans la presse que la publication de ces lettres pouvait empêcher une éventuelle canonisation de mère Teresa. En fait ces lettres

étaient déjà connues au moment du procès de béatification et ont été prises en compte pour sa béatification. « *Si jamais je deviens sainte – je serai certainement une sainte des «ténèbres». Je serai continuellement absente du Ciel – pour allumer la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres sur terre* ». En vivant la Nuit de la foi qui est à la fois une absence apparente de Dieu pour le saint et une grande proximité de Dieu visible à l'entourage, Mère Teresa est bien dans la tradition spirituelle des mystiques de l'Église Catholique comme Sainte Thérèse d'Avila, Saint Jean de la Croix et Sainte Thérèse de Lisieux. ■